

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2863-74

L'article 16 de la Constitution est aboli !



s'agit.

Vous savez qu'il y a en Belgique quantité d'officiers de réserve. La guerre, si elle en a tué pas mal, en a aussi créé un grand nombre. En outre, la loi qui veut que les étudiants universitaires accomplissent leur service militaire en passant par l'école de sous-lieutenants de réserve fait automatiquement, de jeunes universitaires, des officiers de réserve.

Ils n'en sont pas plus fiers pour ça et, sitôt libérés, ils n'y pensent plus. Fort bien, mais les bureaux y pensent.

C'est ainsi qu'il y eut l'autre jour un colonel, commandant des troupes et services des transports, pour se rappeler au bon souvenir d'un de ces sous-lieutenants de réserve.

Il le pria d'avoir à donner des explications sur le fait que, dans des assemblées publiques, il exprimait des sentiments d'admiration pour le régime soviétique.

Voyez-vous ça ! Scrogneugneu ! Le sous-lieutenant de réserve donna toutes les explications demandées. Il aurait pu aussi bien répondre quel que gros mot à la façon du Père Ubu dont on vient de révéler le souvenir sur une scène bruxelloise. Il préféra laisser ce soin à M. Dens qui s'en acquitta promptement.

En effet, en réponse à cet échange de notes, sans autres commentaires, S. E. le Ministre de la Défense nationale a fait signer par le Roi, le 23 décembre 1931, un arrêté dégradant et « replaçant soldat » le sous-lieutenant de réserve Lejour, Robert E. F. J.

Encore que nous ne sachions pas à quel point M. Robert Lejour pouvait tenir à ses galons, nous protestons contre la mesure exceptionnelle que vient de prendre M. le Ministre Dens.

Nous protestons et il nous est agréable de souligner que nous ne sommes pas les seuls puisqu'aussi bien quatre parlementaires vont interpellé à ce sujet.

Depuis quand un citoyen ne peut-il plus user du droit le plus strict reconnu par notre Constitution en son article 16 qui déclare que « la liberté de manifester ses opinions en toute matière est garantie » ?

Et que si M. Dens argue pour sa défense que ce droit n'est pas reconnu aux officiers de réserve, il interprète grossièrement.

Le règlement de discipline de l'armée, en son article 27 que l'on a voulu invoquer dans cette affaire, distingue nettement les officiers de réserve de ceux de l'active.

Quant à l'article 8 de la loi du 18 avril 1905 sur lequel est fondé l'arrêté royal, il dit notamment que l'intéressé sera entendu.

N'y eut-il même pas ces vices de forme qu'encre il y aurait la saine raison et le bon sens qui (si étrangers qu'il puissent être à l'entendement de M. Dens) sont là pour attester du droit qu'a tout citoyen libre d'un pays libre de juger comme il l'entend le régime politique de tous les pays du monde.

Mais la notion de liberté s'effrite, comme on sait, chaque jour davantage et il est piquant de constater que les plus vives entorses sont le fait de ministres se réclamant de la doctrine libérale.

Hier, M. Hymans faisait de plates excuses au gouvernement de M. Hoover à l'occasion d'articles parus dans la presse belge.

Aujourd'hui, M. Dens... Quand graverons-nous aux frontons des édifices publics : « L'article 16 de la Constitution est aboli » ?

P. F.

Souvenirs de la vie littéraire

Un entretien avec Jean Tousseul

Banlieue. Longues rangées d'arbres mélancoliques... Un ruisseau glisse entre les prés... Usines... Halètement d'une locomotive lointaine... Quelques maisons : M. Jean Tousseul vit là, solitaire, loin des batailles littéraires, peu soucieux des cénacles et des coteries, heureux de créer en paix.

« Des souvenirs littéraires, nous dira-t-il, mais je n'en ai guère ! Je ne suis qu'un simple artisan des lettres. Je travaille beaucoup pour gagner ma vie et ce que je pourrais vous raconter manquerait totalement de pittoresque !... Je ne connais pas les écrivains. Certes, j'entretiens une correspondance amicale avec plusieurs d'entre eux, toutefois, à deux ou trois exceptions près, je ne les ai jamais rencontrés. »

Néanmoins, nous insistons : — Vos débuts dans la littérature ?

Vos relations avec Eekhoud ?

— Je ne puis que vous parler de moi et vous m'en voyez confus. Mes débuts ? L'histoire est fort simple. Un de mes amis, René Jadot, professeur à l'Ecole moyenne de Liège et échevin des Beaux-Arts d'Angleur, le rappelait récemment dans une revue liégeoise. Il avait fait ma connaissance, durant la guerre, à la Bibliothèque communale de mon village. Je lui avais offert *La Mort*, de Maeterlinck, qui manquait dans la bibliothèque et que je possédais. Nous eûmes des relations très suivies et, pendant une année, nous nous rencontrâmes régulièrement pour bavarder de littérature, de philosophie et de sciences naturelles. Un jour, il découvrit chez moi un manuscrit que je gardais au fond de mes tiroirs. Il s'y intéressa et, avec l'aide d'un de ses amis qui allait devenir le mien

La querelle autour de l'art vivant

Vivant ou pas vivant

Il ne faudrait pas toujours se tromper de terme. Si l'on peut parler de « faillite de l'art vivant », peut-être sommes-nous nombreux déjà à proclamer la vie éternelle (une vie avec des bonnes couleurs rouges aux joues et du brillant aux yeux) de l'art humain, le seul qui nous touche.

Croyez-vous qu'on puisse parler de faillite quand un jeune homme serre précieusement dans son portefeuille la photographie d'un tableau de G. de Smet qu'il adore mais qu'il ne pourra jamais acquérir sans doute.

Faillite des imbéciles qui achetaient pour faire une bonne affaire, oui. Mais confiance continue de ceux qui aiment les tableaux qu'ils ont achetés.

Que m'importe que la poésie de X... ne se vende pas, je l'aime, elle m'émeut, et fait naître en moi un chant qui ne demandait qu'à éclater comme une fanfare.

Et de même pour mon tableau de Tytgat, pour celui de de Smet, pour d'autres.

Une réunion pacifiste s'est tenue dimanche à Bruxelles. Il s'en fallut de peu qu'on ne brisât tout le matériel !

Tout le monde en Belgique et partout désire la paix, c'est entendu. Mais il y a, paraît-il, deux manières d'y arriver : armer ou désarmer.

Le conflit vient de ce que les avis, sur ce point, sont partagés.

Jusqu'à présent, on n'a cessé d'armer et, toujours, il y a eu des guerres. Peut-être que si l'on désarmait, il n'y en aurait plus ?

Raisonnement trop simpliste, réplique-t-on : Si vis pacem...

Aucun des délégués qui iront dans quelques jours défendre le point de

et à qui j'ai dédié le *Village gris*, M. Paul Brien, aujourd'hui professeur à l'Université de Bruxelles, il me forga à publier ces pages que je ne songeais pas à imprimer. Ce premier livre, tiré à trois cents exemplaires, fut rapidement épuisé et j'en suis très heureux. En effet, j'ignorais tout de l'édition et ne savais même pas qu'il fallait corriger les épreuves. Aussi mon ouvrage contenait-il de grosses coquilles.

Encouragé par cette réussite — car c'en fut une, grâce à l'appui de ces deux amis —, je réunis d'autres pages sous le titre de *La Mort de Petite Blanche* que j'éditai à quatre mille exemplaires et qui, en quelques années, fut traduit en néerlandais, en allemand, en russe et en espéranto. J'en ai été très surpris. En effet, je croyais que j'écrivais pour ma province, peut-être pour mon pays, mais l'accueil généreux de la presse belge et française en décida autrement.

C'est par *La Mort de Petite Blanche* que vous entrâtes en relation avec Georges Eekhoud ?

— Le maître avait accueilli très aimablement mon premier livre ; je me hasardai à lui soumettre *La Mort de Petite Blanche* et à lui demander une préface. Il me la donna tout de suite. Son parrainage me porta bonheur...

D'une nature très discrète, je ne voulais pas déranger le vieux maître, toutefois, les rares entrevues que j'ai eues avec lui m'ont laissé une très forte impression : c'était un puissant intellectuel, un grand cœur et un homme audacieux. J'ai évidemment gardé toute sa correspondance qui est très paternelle et très émouvante...

Faillite de certains petits calculs ?

Oui. Mais on s'en f... Une chose nous trouble, c'est le point de vue humain de cette étrange aventure que nous vivons. N'y a-t-il pas à la base du cataclysme commercial de la peinture un mauvais choix du point de départ.

Même ceux qui, animés des meilleures intentions, ont cherché à imposer les œuvres des peintres qu'ils aimaient, même ceux-là, ont cru habile d'employer ce grossier attrapenigaud :

C'est une bonne affaire. Non et non : Une œuvre d'art n'est pas une « bonne affaire ». Ce que demandent tous les artistes sincères, et les écrivains aussi, c'est d'avoir tout juste de quoi vivre et de quoi travailler.

Ils ne sont pas les seuls à désirer un changement de situation sociale et nombreux sont ceux qui, dès maintenant, ont décidé d'abandonner leurs avantages capitalistes au profit d'au-

Après la parution de *Petite Blanche*, le journalisme m'accapara. Je publiai encore deux ou trois volumes que je suis très content de savoir épuisés. J'en fis d'ailleurs mettre un au pilon. Ma vie n'était pas assez tranquille pour leur assurer l'équilibre...

Vous le savez, je suis un autodidacte. J'ai bifurqué vers les lettres à cause de leur poésie, mais cette poésie, je l'avais découverte déjà dans la nature et si j'avais pu faire des études universitaires, il est possible que les sciences naturelles m'eussent retenu ; seulement, dans ce cas, je serais revenu dans mon village où j'aurais voulu être instituteur. C'était là tout mon rêve !

Ma mauvaise tête, comme disait ma mère, m'a lancé dans la lutte à une époque assez agitée de la vie des peuples : l'après-guerre. J'ai quitté mon village, j'ai fait du journalisme de combat : je m'y suis fatigué et j'y ai perdu la santé. Je n'étais pas taillé pour cette bataille. Je n'étais qu'un poète, comme disent les hommes politiques. J'ai fait ma retraite. Mes idées me sont restées très chères. J'ai évidemment laissé des déchirures de mes illusions en chemin. Je suis redevenu un solitaire, militant des pauvres : j'aurais dû le rester toujours, car j'ai perdu beaucoup d'années et une grande part de mon optimisme. Je me suis tourné vers l'art et la pitié comme vers un refuge, auparavant, j'étais perpétuellement ballotté entre ma soif de justice et ce que certains de mes camarades ont appelé mon sentimentalisme et ma situation était tragique, croyez-le bien.

Frans GERVER.

(Suite en page 2.)

tres avantages, et surtout au profit d'une aventure humaine plus passionnante.

Faillite de l'Art vivant. — Mais non, pas vrai. Faillite de la société, d'une société à ceillère qui ne croit que le critique d'art de son journal, d'une société à qui on n'a jamais appris à voir, faillite du fauteuil Louis XV, faillite de la pendule Empire.

Mais, vous qui parlez à tout moment de la faillite de la peinture, vous êtes de ceux qui ne l'ont pas aimée.

Aimer un tableau, c'est revenir le voir souvent, c'est le caresser du bout des doigts pour jouir du toucher des pâtes, aimer un tableau, c'est sentir sa vie transformée parce qu'on vient de le découvrir, c'est se sentir plus jeune, plus neuf, plus vivant.

Le prix ? Qu'est-ce que le prix ? Le ciel bleu et le soleil ne sont pas à vendre eux.

Jean MILO.

Ne coupez pas !

D'énormes affiches proclament que l'*Ami du Peuple* est le journal le plus indépendant.

On se demande de qui on se f...

La Bourse remonte.

Il y a des gens que ça émeut. Nous pas...

La Foire Gastronomique a ouvert ses portes.

Et l'on pense aux 10.000.000 de sans-travail...

Le général Gallet est très néocon-

tent. Personne n'a songé à proposer sa candidature à l'un des fauteuils vacants à l'Académie.

Ah mais !

INTER.

A qui devons-nous ce scandale ?

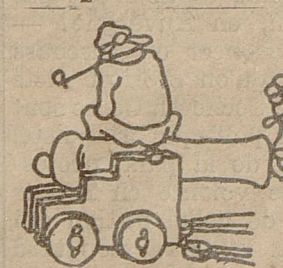
Notre prochain débat

Ce soir, exceptionnellement, la salle de la Grande-Harmonie n'étant pas disponible, il n'y aura pas de séance.

Mercrèdi prochain, le docteur Pierre Vachet, que nos auditeurs ont maintes fois applaudi, viendra spécialement de Paris pour ouvrir à notre tribune le débat sur « Chasteté et Continence ». MM. Edward Eubank et Léon Paulis lui donneront la réplique.

CHACUN SA VÉRITÉ

Les pacifistes ingénus



On trouve en Belgique, dans tous les partis, des gens pondérés, réfléchis... et quelquefois mûrs, nous voulons dire d'âge mûr, furieusement décidés à lutter en faveur de la paix et du désarmement.

Vous vous rendez compte du danger.

Que de jeunes écervelés ou des vieillards dont on peut spirituellement suspecter le bon sens se prononcent contre les armements, contre la guerre, pour les solutions d'entente internationale, d'apaisement... soit !

Hélas ! nous n'en sommes plus là !

Le mal gagne du terrain. Et l'insolence des contaminés va croissant.

Nous venons d'en avoir le plus triste, le plus lamentable exemple.

Naguère, pour peu que vous soyez « du monde » vous pouviez pénétrer avec sérénité dans les locaux sévères du Palais des Académies.

Rien ne pouvait choquer votre vue, ni éventuellement celle de vos enfants : des bustes austères et de belles peintures, très énormes, de Slingsnayer.

Puis des discours en redingote, noblement pensés et doctoralement livrés à vos applaudissements discrets d'homme bien élevé.

Hélas ! Monsieur, hélas ! Madame, vous ne pouvez plus conduire votre fils ou votre fille au Palais des Académies.

Autant les conduire à la *Maison du Peuple*, ou au *Rouge et Noir* ; où dans ces milieux catholiques douteux hantés par des Elie Baussart, des Struye, des Frédéric Bauthier, des Léon Jourdain, les gens de l'Esprit nouveau ; où encore de les mettre en contact avec des libéraux à la manière de Van Leynseele.

Qui nous expliquera — car enfin, il faut que chacun prenne ses responsabilités — qui nous dira comment on a osé accueillir

dans l'ancien Palais du Prince d'Orange, cette bande d'énergumènes au premier rang desquels se trouvaient M. La Fontaine, vice-président du Sénat, prix Nobel, M. le pasteur Hoyoys, délégué de la Société pour l'Union des Eglises, M. Paul Struye, avocat, secrétaire de l'Union belge pour la Société des Nations, collaborateur de *La Libre Belgique*.

Et puis aussi, évidemment, la citoyenne Isabelle Blume, plus redoutable à elle seule que tous les autres ensemble. Car, figurez-vous que cette femme-là est pleine de talent, de verve, d'éloquence. En un mot, elle est fâcheusement émouvante.

Voilà le joli monde que l'on reçoit aujourd'hui au Palais des Académies.

A qui devons-nous ce scandale ?



Fort heureusement, il y eut des citoyens bien inspirés pour aller mettre les choses au point et tordre le nez de ces trublions.

Leur courageuse intervention a clarifié cette atmosphère méphitique.

Mais ici, nous devons nous élever contre un nouveau scandale qui passe l'imagination. Il s'est trouvé, à Bruxelles, en Belgique — et il n'y a pas quatorze ans que la guerre est finie! — des agents de la police de M. Max, le grand bouffon, pour rétablir l'ordre au profit des conjurés, nous voulons dire des organisateurs de cette assemblée séditionnelle.

Encore un coup, et pour cette affaire aussi, nous voudrions connaître les responsables.

Bas les masques! Haut les cœurs! Et mort aux sous-Briand!

× × ×

Deux mots à M. Laval



Et ce n'est pas encore en France que nous irons prendre des leçons. Fichtre non!

Quelle comédie que cette crise ministérielle.

On mène grand tapage autour de la liquidation du lamentable Briand.

Puis Laval va lui lécher les bottes, en signe d'adieu, au Quai d'Orsay.

Enfin, comme si ce n'était pas suffisant, l'Auvergnat — ils n'ont pas connu l'invasion, en Auvergne! — s'autorise à prononcer un discours gouvernemental qu'on croirait dicté par la gouape de Cocherel. Ce ne sont qu'hommages à la politique briandiste, vœux en faveur de la paix, protestation de bonne volonté en faveur d'une politique de collaboration qui équivalra — on le verra trop tard — à une organisation hypocrite de l'Internationale chère à M. Blum (il y a des noms prédestinés).

Le podosuceur Laval aurait-il peur? Ou jouerait-il double jeu?

Car enfin si Laval ou Briand, c'est du pareil au même, nous préférons Briand. Avec lui, au moins, on savait à quoi s'en tenir.

Mais, et ceci entre nous, nous ne sommes pas du tout certain que ce soit du pareil au même.

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Un entretien avec Jean Tousseul

(Suite de la première page.)

— Vos livres doivent vous amener d'innombrables amis inconnus?

— La généreuse approbation que j'ai trouvée chez certains grands écrivains m'a fait beaucoup de plaisir; toutefois, j'ai eu d'autres satisfactions: ces gens simples m'ont écrit pour me dire leurs impressions de lecture. C'est ainsi que j'ai reçu d'une ville étrangère la lettre d'une femme du peuple me racontant qu'après avoir lu à son mari ivrogne la *Mort de Petite Blanche*, celui-ci avait juré de ne plus boire!

D'autres échos me sont venus de part et d'autre... Ils me touchent infiniment... Je ne vous cacherai pas que je voudrais être ce qu'on appelle en souriant un écrivain populaire. C'est ainsi que j'ai simplifié mon style, tâchant, dans la mesure de mes moyens, de lui donner un tour classique. Je fais un autre effort: je désire qu'un jour mes livres puissent être mis entre toutes les mains. Car je prétend qu'on peut assurer la puissance à un récit et la solidité à un style sans avoir recours à un vain naturalisme. Une surprise me fut réservée ces jours-ci. Mon vieil ami, René Jadot, dont je vous parlais tout à l'heure, m'avait réclamé il y a quelques mois, des pages pour enfants. Je lui envoyai une quinzaine de feuillets à tout hasard pour lui donner satisfaction. Il les édita chez Thone, à Liège, à dix mille exemplaires, sous le titre *Images et Souvenirs*. Il paraît qu'à l'heure actuelle près de six mille volumes sont vendus. La presse en a fait l'éloge et a bien voulu considérer ces pages, auxquelles je n'attribuais pas grande importance, comme une œuvre littéraire. Je n'en revenais pas. Toutefois, ce fut une leçon, je compris que leur humilité n'avait rien fait perdre à ces feuillets; aussi je viens d'achever un deuxième volume que j'ai envoyé chez un éditeur et j'en termine un troisième. Ce sont des souvenirs d'enfance, sur ma formation intellectuelle, sur les miens qui furent des gens simples et pas riches, sur les petites gens que j'ai connus au bon vieux pays natal...

— Vos amis français?

— Je ne suis jamais allé à Paris. Je fus surtout en rapport avec Léon Bazalgette qui fut un ami dévoué et un vaillant défenseur des écrivains belges. C'était un grand lettré et un cœur. Je dois ajouter que je n'ai jamais cherché, chez un écrivain, le talent seul. Je désire trouver, en même temps que ce talent, la bonté, ainsi que je l'ai du reste rencontrée chez Romain et Stefan Zweig.

— Vos amis français?

— Je ne suis jamais allé à Paris. Je fus surtout en rapport avec Léon Bazalgette qui fut un ami dévoué et un vaillant défenseur des écrivains belges. C'était un grand lettré et un cœur. Je dois ajouter que je n'ai jamais cherché, chez un écrivain, le talent seul. Je désire trouver, en même temps que ce talent, la bonté, ainsi que je l'ai du reste rencontrée chez Romain et Stefan Zweig.

— Vos amis français?

— Je ne suis jamais allé à Paris. Je fus surtout en rapport avec Léon Bazalgette qui fut un ami dévoué et un vaillant défenseur des écrivains belges. C'était un grand lettré et un cœur. Je dois ajouter que je n'ai jamais cherché, chez un écrivain, le talent seul. Je désire trouver, en même temps que ce talent, la bonté, ainsi que je l'ai du reste rencontrée chez Romain et Stefan Zweig.

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

— Vos livres doivent vous amener d'innombrables amis inconnus?

— La généreuse approbation que j'ai trouvée chez certains grands écrivains m'a fait beaucoup de plaisir; toutefois, j'ai eu d'autres satisfactions: ces gens simples m'ont écrit pour me dire leurs impressions de lecture. C'est ainsi que j'ai reçu d'une ville étrangère la lettre d'une femme du peuple me racontant qu'après avoir lu à son mari ivrogne la *Mort de Petite Blanche*, celui-ci avait juré de ne plus boire!

D'autres échos me sont venus de part et d'autre... Ils me touchent infiniment... Je ne vous cacherai pas que je voudrais être ce qu'on appelle en souriant un écrivain populaire. C'est ainsi que j'ai simplifié mon style, tâchant, dans la mesure de mes moyens, de lui donner un tour classique. Je fais un autre effort: je désire qu'un jour mes livres puissent être mis entre toutes les mains. Car je prétend qu'on peut assurer la puissance à un récit et la solidité à un style sans avoir recours à un vain naturalisme. Une surprise me fut réservée ces jours-ci. Mon vieil ami, René Jadot, dont je vous parlais tout à l'heure, m'avait réclamé il y a quelques mois, des pages pour enfants. Je lui envoyai une quinzaine de feuillets à tout hasard pour lui donner satisfaction. Il les édita chez Thone, à Liège, à dix mille exemplaires, sous le titre *Images et Souvenirs*. Il paraît qu'à l'heure actuelle près de six mille volumes sont vendus. La presse en a fait l'éloge et a bien voulu considérer ces pages, auxquelles je n'attribuais pas grande importance, comme une œuvre littéraire. Je n'en revenais pas. Toutefois, ce fut une leçon, je compris que leur humilité n'avait rien fait perdre à ces feuillets; aussi je viens d'achever un deuxième volume que j'ai envoyé chez un éditeur et j'en termine un troisième. Ce sont des souvenirs d'enfance, sur ma formation intellectuelle, sur les miens qui furent des gens simples et pas riches, sur les petites gens que j'ai connus au bon vieux pays natal...

— Vos amis français?

— Je ne suis jamais allé à Paris. Je fus surtout en rapport avec Léon Bazalgette qui fut un ami dévoué et un vaillant défenseur des écrivains belges. C'était un grand lettré et un cœur. Je dois ajouter que je n'ai jamais cherché, chez un écrivain, le talent seul. Je désire trouver, en même temps que ce talent, la bonté, ainsi que je l'ai du reste rencontrée chez Romain et Stefan Zweig.

— Vos amis français?

— Je ne suis jamais allé à Paris. Je fus surtout en rapport avec Léon Bazalgette qui fut un ami dévoué et un vaillant défenseur des écrivains belges. C'était un grand lettré et un cœur. Je dois ajouter que je n'ai jamais cherché, chez un écrivain, le talent seul. Je désire trouver, en même temps que ce talent, la bonté, ainsi que je l'ai du reste rencontrée chez Romain et Stefan Zweig.

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Il ne s'agit pas, cette fois, de Radio-Schaerbeek, mais de la radiodiffusion telle qu'on la pratique en France.

Tous les orateurs, les polémistes et les publicistes qui s'attachent actuellement au problème de la radiophonie ne manquent pas de rechercher dans le statut français de la T. S. F. ce qui est favorable à leur cause.

Excellente méthode. Usons-en en ce qui nous concerne.

Ce sera pour signaler que mardi soir, 26 janvier, le poste français des P. T. T. a diffusé le débat organisé Salle Wagram par la Tribune libre de Paris, le Club du Faubourg.

Le sujet qui venait, ce soir-là, en discussion n'était pas pourtant d'intérêt national: l'abbé Lambert a parlé sur « Le mystère des sorciers. Médiums et voyants. La transmission de pensée », avec expériences par Blanche de Pannac.

On se rend compte que ce débat peut fort bien ne pas être du goût de tous les auditeurs; le poste national

Ces dernières pages sont supérieures à celles que j'ai confiées à la collection des *Heures claires* car, pour celles-là, j'avais été pris au dépourvu. Je crois donc qu'il ne me sera pas difficile d'atteindre à cette simplicité dans mes romans et que je pourrai devenir, ainsi que je vous le disais tout à l'heure en souriant, un écrivain populaire.

Je considère, en effet, mon métier comme un apostolat. Je ne veux pas me fermer volontairement des portes, j'essaierai de pénétrer partout — sans faire de concessions artistiques, bien entendu — et d'exposer mes idées au plus grand nombre de lecteurs possible. Ses idées, vous les connaissez: je veux réhabiliter le pauvre, rappeler ses vertus et tâcher ainsi, dans la mesure de mes faibles moyens de poète, de lui faire ménager une meilleure place dans notre vie matérielle et spirituelle.

Cette tâche généreuse, M. Jean Tousseul s'y applique depuis plusieurs années déjà. Nous venons de suivre rapidement les diverses étapes de sa carrière, étapes rudes, parfois douloureuses, mais qui nous révèlent toujours un souci constant de probité intellectuelle.

Ces quelques souvenirs, ainsi que le constatait d'ailleurs M. Tousseul au début de notre entretien, ne nous apportent sans doute point de portraits ni de paysages pittoresques de nos lettres; toutefois, ce qui n'est pas moins important, ils nous font mieux connaître et comprendre un homme de cœur, pitoyable et sensible, un écrivain talentueux, un créateur enfin qui a doté notre littérature de quelques visages inoubliables: *Petite Blanche*, *Man*, *Clarambaux*, *Pierre Muraille*, *Sylvie*, d'autres encore, innombrables... (1)

Frans GERVER.

(1) Pour mes amis (1916). — *La Mort de Petite Blanche* (1918). — *La Mélancolique aventure* (1920). — *La cellule 158* (1923). — *Peintres et Sculpteurs nouveaux de Belgique* (1924). — *La Maison perdue* (1925). — *Le Village gris* (1927). — *La Parabole du Franciscain* (1928). — *La Veilleuse* (1929). — *Le retour* (1930). — *L'Eclaircie*. — *Images et souvenirs* (1931).

T. S. F.

français le radiodiffusa néanmoins en raison de l'intérêt et de l'originalité qu'il devait présenter.

La station ne se borna même pas à le diffuser, mais encore elle l'accompagna d'un reportage parlé de M. Alex Surchamp.

Nous nous permettons de signaler la chose à M. le Ministre des P. T. T. et au Conseil de Gestion de l'I. N. R.

× × ×

Les raisons qu'on nous a opposées jusqu'à présent pour ne pas donner suite à nos propositions de radiodiffuser certains de nos débats sont inexistantes: la Salle de la Grande-Harmonie ne présente pas moins de facilité, du point de vue technique, que la Salle Wagram. D'ailleurs, on a radiodiffusé déjà une de nos séances publiques: c'est Radio-Schaerbeek qui a eu cette initiative et qui l'a fait excellentement.

Quant à l'intérêt que présente certaines de ces séances, il n'est pas moins grand que celui qui s'attache

au débat que les P. T. T. français ont radiodiffusé et il égale certainement la plupart des manifestations radiophoniques de l'I. N. R.

Alors nous nous demandons vraiment pourquoi l'I. N. R. ne pourrait envisager une émission de ce genre.

— Peut-être, nous dira-t-on, parce que la Loi ne le prévoit pas.

A quoi nous répondrons qu'elle ne l'interdit pas non plus.

× × ×

Ceci ne veut pas dire que nous allons organiser des manifestations monstres et que nous allons descendre à vingt mille dans la rue pour défendre notre bon droit en cette matière.

Evidemment non! Mais il nous paraissait opportun de le souligner en ce moment, tout en sachant bien que notre ami Léo Poldès a dû batailler longtemps auprès des administrations parisiennes pour obtenir gain de cause.



Ubu Roi



Qui ne connaît Ubu-Roi et son curieux auteur Alfred Jarry? Naïvement, nous pensions que tout le monde avait lu cette

fantaisie étonnante. Il nous a fallu, l'autre jour, convenir du contraire.

Rataillon, assez mal inspiré, jouait la pièce au Palais des Beaux-Arts.

Un public nombreux, trompé vraisemblablement par l'enseigne prometteuse du bâtiment semi-officiel, était venu pour voir ce qu'il allait voir.

Dès le lever du rideau l'assistance fut, pour une bonne part, remplie de confusion. On sait que le spectacle commence par le mot « Merdre! » lancé d'une voix implacable par le père Ubu qui ne s'en tient pas là et réédite cent fois la gracieuse épithète.

Dans la salle il y eut un « oh! » scandalisé et à la deuxième scène, la

moitié des spectateurs manifestaient leur indignation.

Nous pensions que c'était au jeu assez médiocre des acteurs qu'ils en avaient. Pas du tout, c'était à ce pauvre Jarry qu'aujourd'hui encore un public d'ignares et de stériles ne peut comprendre.

Les réflexions se croisaient dans le goût de celles-ci:

— C'est distingué, cette pièce!

— Qui c'est ça, Jarry?

— Moi, je crois que c'est Lepage, l'acteur principal, qui aura pris un faux nom pour signer la pièce.

— On comprend ça: il aura été sans doute gêné.

— En tout cas, si c'est ça une pièce, moi demain j'en fais une...

Et ces petits commentaires nous firent un peu moins regretter l'erreur que commit Rataillon en quittant son petit local d'étude et de travail.

OOO

La presse

Avec combien de raison, le sénateur La Fontaine, dans son discours,

Pour notre part, c'est par respect de cette discipline que nous ne nous sommes pas dressés également, mais pour approuver au contraire les déclarations de M. La Fontaine.

La presse d'aujourd'hui, pour une grosse part, — et nous n'en exceptons pas (comme le firent certains orateurs) la presse belge — la presse d'aujourd'hui est devenue une entreprise méprisable et indigne, si pas toujours matériellement vénale, au moins moralement.

Il n'est personne pour l'ignorer: ni le lecteur (qui par quelle inconcevable veulerie continue néanmoins à donner son appui aux journaux qu'il réprouve), ni le journaliste qui — souvent par ordre de son patron — transpose les faits dans l'atmosphère de la maison.

Ah! certes oui, M. La Fontaine fit bien de dénoncer publiquement l'œuvre néfaste d'une grosse part des journaux.

OOO

Avant la Conférence

Les gouvernements désirant se débarrasser des soucis de trésorerie auxquels les astreignent l'accroissement continu des armements se sont rendus, lundi dernier, à l'Etoile bleue.

Ils ont demandé à la célèbre maison de crédit de la place Rouppe si elle ne pouvait envisager la vente à tempérament de mitrailleuses, cuirassés, tanks, etc.

Le Rouge et le Noir
gagne des lecteurs
chaque jour.

Depuis le 1^{er} juin

600

nouveaux lecteurs,
dont

256

nouveaux abonnés

Abonnez - vous aussi

50 fr.

au C. C. P. 2883.74

VIENNENT DE REPARAITRE :
Deux ouvrages antireligieux que chacun doit posséder.

**Les livres secrets
des confesseurs**

Préface de Charles VAUDET... fr. 30.-

**Histoire populaire des
religions**

par A. DELPECH... fr. 30.-

La vente est formellement interdite aux mineurs.
Joindre 10 % en plus du prix du volume pour
frais d'envoi recommandé.

MISE EN VENTE PAR « NOS LOISIRS »
26, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES.
Chèques postaux : 185.186 J. Mailot, Bruxelles.

Bijouterie - Joaillerie - Orfèvrerie - Horlogerie

ATELIER DE RÉPARATIONS

Achat et échange d'or, d'argent et diamant

Jean THIENPONT

24, rue au Beurre, Bruxelles

TELEPHONE 11.03.13

Remise 10 % sur les achats de l'Union Economique

Remise 10 % aux invalides



DE L'ART

17, RUE DE L'ÉCUYER

T: 12.06.53

**Un fer
forgé**
signé
"CARION"

TANNER & ANDRY

131, chaussée de Haecht

Ameublement - Décoration

LES LECTEURS DU ROUGE ET

NOIR VONT Y VOIR

Prix modérés - Qualité - Beauté



A LA VILLE DE LISIEUX

Petite rue des Bouchers, 30

La meilleure cuisine

Le meilleur marché

SES PLATS DU JOUR :

Lundi : Mironton, 4.50; Veau printanier, 5.50.

Mardi : Blanquette de veau, 5.00.

Mercredi : Cassoulet, 8.00.

Jeudi : Bœuf bourguignon, 4.50; Saucisses de Toulouse, 4.50.

Vendredi : Poissons variés, Veau Marengo, 5.00.

Samedi : Petite marmite, 6.50; Rogons sautés Madère, 6.00.

Dimanche : Petit salé, 5.00; Gigot bretonne, 6.50.

Comment on organise la paix

Depuis 1914, les dépenses militaires des grandes puissances
ont augmenté de 63 pour cent

Les journalistes — nous parlons de ceux qui pensent faire l'opinion publique dans les journaux quotidiens — ont la fâcheuse habitude de toujours écrire et de ne lire que très rarement. S'ils lisaient — mais savent-ils lire? — ils sauraient que la plupart de leurs articles reposent sur des mensonges propagés par les dépêches des agences d'information.

Nous reviendrons un jour sur ce sujet. Pour l'instant nous avons dû constater que la « Grande Presse » n'a pas lu un des derniers numéros du Statist, de Londres, journal hebdomadaire bien pensant, car il recrute ses lecteurs, exclusivement parmi les potentats de la Finance, les exploiters d'hommes, et les boursicotiers de tout poil.

Cependant, ce journal a quelque mérite. Il a publié de bonnes études sur les Soviets, il a même osé, dans un de ses derniers numéros, s'attaquer aux dépenses militaires qui ruinent le monde, et particulièrement l'Angleterre.

Sous les phrases calmes et pesées, son indignation éclate. Ce sera tant pis pour ses lecteurs. Vrai, le lecteur anglais a ce privilège qu'il place généralement la vérité même au-dessus de ses intérêts ou de son patriotisme.

Au lendemain de la bataille navale du Jutland, les journaux de Londres, par des affiches sensationnelles, annonçaient la défaite de la flotte anglaise!

Le lecteur britannique encaissa ce coup droit avec flegme. Plus tard, la presse tenta de démontrer qu'après tout il n'y avait peut-être pas défaite. Mais les chiffres sont plus éloquentes que les mots.

La bataille du Jutland est entrée dans l'histoire. Lisez l'Encyclopédie britannique. Elle y est décrite et analysée. Malgré toutes les arguties, les chiffres publiés démontrent que la défaite fut réelle.

Enfant terrible, le Statist a puisé dans l'Annuaire militaire de la Société des Nations les statistiques relatives aux armements des grandes puissances. Et il a reproduit ces statistiques en y ajoutant des commentaires fort durs pour les partisans de la « Sécurité ».

★ ★

Examinons donc cette statistique que par veulerie ou indifférence la grande presse a passé sous silence. Elle est édifiante. Grâce à elle nous savons que les sept grandes puissances du monde entretiennent des armées permanentes possédant un total de 5,500,000 hommes, et 20 millions de réservistes!

Depuis l'année fiscale 1913-1914, c'est-à-dire depuis le commencement de la guerre jusqu'en 1931-1932, les dépenses militaires des grandes puissances n'ont cessé de s'accroître, malgré les coûteuses conférences réunies à grands frais et qui, toutes, ont échoué. L'éloquence brutale des chiffres nous dit du reste jusqu'à quel point le militarisme est encore ancré dans l'esprit du monde.

Il résulte, en effet, des statistiques, que depuis août 1914 les dépenses annuelles militaires ont passé de 2,531 millions de dollars à 4,128 millions de dollars, soit une augmentation massive de 63 p. c.!

Voici, pour préciser nos indications, quelles sont les dépenses militaires actuelles des principales puissances, comparées à celles de 1913-1914.

Ces dépenses sont exprimées en dollars pour tous les pays, ce qui signifie qu'il n'y a pas lieu de tenir compte de la valeur des monnaies locales.

Angleterre : 375 millions en 1913, 535 millions en 1931.

France : 348 millions en 1913, 455 millions en 1931.

Italie : 179 millions en 1913, 258 millions en 1931.

Russie : 447 millions en 1913, 579 millions en 1931.

Japon : 95 millions en 1913, 239 millions en 1931.

Etats-Unis : 244 millions en 1913, 727 millions en 1931.

Allemagne : 463 millions en 1913, 170 millions en 1931.

Voici maintenant quel est le poids du fardeau militaire pesant sur les contribuables des diverses nations :

Angleterre : 12 dollars par tête d'habitant; France : 11 dollars; Italie : 6 dollars; Japon : 4 dollars; Russie : 4 dollars; Etats-Unis : 6 dollars; Allemagne : 3 dollars.

D'après cette statistique, une famille française composée de quatre personnes

paye, pour l'entretien de l'armée, la somme de 44 dollars par an, soit onze cents francs français par an!!

Les dépenses militaires absorbent, d'autre part, 14 p. c. du revenu national de l'Angleterre, 22 p. c. de celui de la France, 18 p. c. de celui de l'Italie, 20 p. c. de celui du Japon et 21 p. c. de celui des Etats-Unis.

Impitoyable, la statistique de la Société des Nations indique que toutes les dépenses militaires actuelles doivent être augmentées du service des emprunts contractés pour financer les derniers conflits, ce qui représente, non compris les amortissements, 26 p. c. du budget de la France, 24 p. c. de celui de l'Italie, 45 p. c. de celui du Japon, 15 p. c. de celui des Etats-Unis.

Nous ne savons pas malheureusement quelles sont les charges militaires du budget britannique, mais elles ne doivent certainement pas être inférieures à celles des autres Etats.

Un simple coup d'œil jeté sur les chiffres que nous avons énumérés suffit pour constater qu'au total les dépenses militaires augmentées de celles du service des emprunts de guerre absorbent environ 50 p. c. des revenus nationaux. Encore faudrait-il y ajouter les pensions qui sont la conséquence des boucheries perpétrées par les politiciens imbéciles et les soudards en délire.

★ ★

Nous serons certainement au-dessous de la vérité en disant que ce que nous appelons la « sécurité » coûte au monde dix milliards de dollars, c'est-à-dire 350 milliards de francs belges par an.

Voilà le prix de la gloire militaire.

Voilà ce que nous payons pour organiser des massacres en grande série. Celui de 1914-1918 fut remarquable, mais en présence de l'augmentation constante des dépenses militaires il semble bien que, malgré les conférences de la Paix (le Traité de la Paix de Versailles fut signé au son du canon!), on prépare une autre guerre qui dépassera en magnitude tout ce que la planète a vu jusqu'ici dans ce genre d'industrie. Ce sera la « prochaine dernière ». Elle est indispensable car, malgré le battage de New-York, les affaires ne vont pas bien. Les banquiers sont

un peu à court, les fabricants de canons qui espéraient faire des affaires d'or en Chine ont été déçus. Les quelques centaines de milliards que les autres nations leur jettent en pâture sont insuffisants.

Au nom de la « Justice et de la Civilisation » un nouveau conflit s'impose, ne serait-ce que pour « désarmer » l'Allemagne et supprimer la Russie soviétique qui serait offerte en cadeau aux capitalistes du monde. Magnifique affaire commerciale. Superbe spéculation.

Mais il faut la réussir. Voilà pourquoi on ne réduit pas les armements, on les augmente. On prépare à coups de milliards la nouvelle « défense du droit! »

★ ★

Devant les sommes énormes que coûtent les préparatifs guerriers des sept puissances militaristes à outrance, l'esprit reste confondu. On songe avec effroi que pendant cette orgie de dépenses inutiles, plus de trente millions de chômeurs errent sur les grandes routes du monde, pieds nus et le ventre creux!

★ ★

Nous savons la vérité. La guerre de 1914-1918 eût été terminée bien plus tôt, s'il n'y avait pas eu en Europe quelques sinistres criminels, du genre de Basil Zakaroff, baronnet d'Angleterre, grand officier de la Légion d'honneur et ex-circus de bottes à Constantinople.

Basil, dont la fortune se compte par milliards de francs (car ce personnage est habile), vendait pendant la guerre des mitrailleuses aux belligérants. Il en vendait même à crédit; on le payait à la petite semaine.

Lui et ses émules ne consentirent à l'armistice que lorsque leurs coffres furent pleins à crever.

Qu'on se rappelle maintenant le 11 Novembre 1918.

A Londres, à Paris, partout ce fut une explosion de joie intense. Le peuple marquait ainsi sa reconnaissance envers ses bourreaux. Et quelques jours plus tard, les délégations de toutes les armées alliées défilaient, maréchaux en tête, sous l'Arc de Triomphe! On rêva d'une nouvelle mascarade du même genre. Et seuls quelques hommes se dressèrent pour dénoncer ce nouvel attentat criminel des magnats de la finance et de l'industrie, et de leurs valets, les soudards.

★ ★

Cependant, à Londres, en pleine guerre, alors que temporairement le service militaire était obligatoire, un jeune homme refusa de porter les armes. Il fut traîné devant la Justice.

« Ma conscience m'interdit de tuer, dit-il, la Bible m'enseigne la fraternité. Christ n'a fait aucune différence entre un homme allemand et un homme anglais. »

Alors, cria furieux le président du Tribunal, vous refusez de défendre votre patrie?

Ma patrie, répliqua le conscrit, c'est le royaume de Dieu et non le vôtre.

Puis, ayant ouvert le livre saint, il ajouta : « Thon Shalt not Kill », « Tu ne tueras point ».

Le Tribunal, perplexe, hésita à condamner cet objecteur de conscience. Il remit son jugement à huitaine. Mais dans l'intervalle, si les journaux blâmaient la conduite du conscrit, le Clergé protestant l'approuva. Et au nom des paroles de la Bible, il fut acquitté.

Par la suite, ceux qui refusèrent de porter les armes, pour le même motif, ne furent pas inquiétés. (Nous autres, en temps de paix, nous les enfermons).

Le Clergé catholique blâme l'homme qui ne veut pas tuer, mais le Clergé protestant l'approuve. Nous voudrions savoir qui des deux à raison devant Christ.

Ce qui est seulement regrettable, c'est qu'il n'y ait pas au monde quelques millions d'objecteurs de conscience.

Sans soldats, les guerres deviendraient évidemment difficiles, et quelles économies le monde ne réaliserait-il pas?

Hélas! nous sommes encore loin de la fraternité universelle. Mais à la vérité, nous ne sommes même pas encore des hommes. Nous avons l'amour de la gloire militaire. Le conquérant est toujours pour nous un héros.

Et devant l'anthropopitèque Alexandre, comme devant l'anthropopitèque César ou l'anthropopitèque Napoléon, la majorité d'entre nous s'incline avec admiration et respect.

Nous ne serons vraiment des hommes dignes de ce nom que lorsque nous aurons répudié une fois pour toute et pour toujours la livrée du soldat, lorsque nous aurons déposé au musée d'Histoire naturelle le cadavre empaillé du dernier des généraux, orné de ses attributs homicides et placé bien en évidence pour la seule édification de l'humanité nouvelle, entre le squelette de l'iguanaodon et la queue du bronto-saure.

René BAILLY.

G. HUBERT.

LES PARFUMS ET L'AMOUR

Il est indéniable que les femmes exercent sur l'homme un attrait qui diffère selon leur parfum naturel ou même artificiel.

N'est-ce pas d'ailleurs Zola qui, faisant allusion à ce phénomène, affirmait que le rôle sexuel de l'odorat « explique certaines grandes passions », et Binet, l'auteur de ce curieux livre qu'est *Le fétichisme dans l'amour*, que « ce sont les odeurs du corps humain qui sont les causes responsables d'un certain nombre d'union contractées par des hommes intelligents avec des femmes inférieures appartenant à leur domesticité »?

Or, nous venons de retrouver cette captivante question d'émotivité olfactive traitée dans un essai de M. André Monéry, essai publié il y a quelques années déjà et intitulé : *L'Ame des Parfums* (1). L'intérêt de cette étude est si passionnant qu'il nous semble regrettable qu'elle ne soit pas mieux connue de tous les analystes de l'excitation sensuelle — et surtout de nos jeunes poètes.

L'action aphrodisiaque des parfums féminins — l'odor di femina — sur l'homme est chose trop complexe pour que nous ayons la prétention, dans le cadre restreint de cet article, d'en toucher le fond du sujet. Cependant, et grâce à l'ouvrage de Monéry, nous allons nous efforcer d'en signaler les principales influences.

Voyons tout d'abord ensemble le rôle des odeurs naturelles de la femme, car son influence en amour est hors de toute discussion. C'est ainsi que l'exaspération de l'odeur féminine aux heures d'émotion sensuelle est un phénomène physiologique tellement acquis que les écrivains eux-mêmes ont maintes fois tenu à la noter. Rappelez-vous l'Hippolyte de Gabriele d'Annunzio qui, en ayant conscience, utilise la puissance : « En ces minutes-là elle semblait attentive à dégager des profondeurs de sa propre substance le plus doux et le plus puissant parfum d'amour, pour exalter l'ivresse de George jusqu'à l'angoisse ».

(1) A la Librairie Aristide Quillet.

et l'Albine de Zola qui, possédant sur Serge le même pouvoir, connaissait le prix de « son odeur passionnée de femme ».

Au reste, cette intervention de l'odorat qui éveille et bouette le désir de l'homme est d'une notoriété courante. Tolstoï a traduit dans *la Guerre et la Paix* ce caractère impérieux de la sollicitation sensuelle provoquée par la senteur du corps féminin : le prince Pierre n'épouse-t-il pas la princesse Hélène pour avoir senti son odeur au bal? Nous n'insisterons donc pas. Tous les écrivains olfactifs ont d'ailleurs noté avec un luxe inaccoutumé de détails l'empire voluptueux exercé par l'odeur de la féminité sur les sens de l'homme, et les magnifiques *Flurs du mal*, de Charles Baudelaire, ne sont, elles aussi, qu'un long chant d'amour exprimant la séduction des parfums capiteux qu'exhale le corps de la Vénus noire.

Le rôle sexuel de l'odorat ne se borne pas à l'influence aphrodisiaque des seules senteurs naturelles du corps humain. En effet, l'homme se montre également sensible aux odeurs artificielles, à ce que M. Morry nomme justement les *parfums-parres*.

Cela est si vrai que, dans toutes les civilisations avancées, les femmes ont toujours usé des parfums artificiels pour accroître l'attrait de leur beauté. Souvenez-vous des mœurs hébraïques et « le parfum profond de cette peau macérée dans les aromates comme celle d'Esther, qu'on trempa ix mois dans l'huile de palme et six mois dans le cinname avant de la présenter au roi Assuérus ».

Les alcôves d'Athènes, l'Alexandrie et de Rome connurent la même fureur des parfums. Quant à notre civilisation occidentale, elle ne le cède rien, sur ce point, à l'Orient.

C'est le Moyen-Age qui imbaume la chambre, le lit, les robes de ses « dames » avec des jonchés de roses, de jasmin et de lis.

C'est la Renaissance tâtée pâmée des senteurs venues de la pluvieuse Italie dans les carrosses des léridis.

Le XVII^e siècle se livre, une telle

orgie de pâtes, d'huiles et d'essences que Louis XIV, un jour, s'évanouit et doit proscrire les parfums de Versailles.

Ils y rentrent avec la Régence. Sur la Cour de Louis XV flotte un nuage de poudre à la Maréchale. Suivant l'exemple de Ninon de Lenclos, la du Barry et la Pompadour président à une véritable frénésie de parfums.

Rappelons enfin les bains embaumés, renouvelés de l'antique par les « merveilleuses » du Directoire et faisons apparaître l'ombre charmante de Joséphine, « la folle du musc », dont le parfum imprègne encore, après un siècle, les murs de son cabinet de toilette de la Malmaison.

Cette rapide évocation de l'histoire de la vogue des parfums suffit, croyons-nous, à démontrer que le goût effréné des parfums dont notre époque donne l'exemple n'est point exceptionnel.

Il est certain que les parfums féminins parlent non seulement aux sens, mais à l'esprit d'un homme averti, car les parfums dont se pare la femme trahissent sa personnalité, au même titre que sa toilette, sa tenue, son langage; plus encore, peut-être, car les conventions mondaines ont réglé tout cela de manière assez précise, alors que l'esthétique des parfums n'est point encore entrée dans les mœurs.

C'est pourquoi la femme, qui possède l'art difficile de saisir le délicat symbolisme des parfums, d'en composer avec goût l'ordonnance et d'harmoniser les essences avec la formule de sa propre beauté, donne — nous dit André Monéry — le rare témoignage d'un goût parfait poussé à l'ultime limite de l'esthétique, jusqu'à cette frontière de nos sens où l'esprit n'agit plus que par une sorte de divination qui est un présent des Dieux.

C'est une jouissance sensuelle. Car la félicité que la senteur éveille est une pure extase exempte de frissons. Moins vive que l'émotion des plaisirs de l'oreille. Où l'âme et l'air troublé vibrent de mille sons, aurait dit le Parnassien Sully Prudhomme.

La vie des lettres

Essais

Louis HANNAERT. — Opinions. (Editions Lumière, Anvers.)

Le genre littéraire auquel s'apparente *Opinions*, de Louis Hannaert, peut, à plus d'un titre, paraître dépassé. Octave Pirmez, qui le pratiqua exclusivement, lui est redevable du peu d'audience que connurent, dans notre pays, ses pensées et maximes. S'il s'en désolait souvent, s'il se trouvait obscur et inutile, il se reprenait bien vite pour s'écrier que, si le pavage d'une rue est une chose effectivement utile, « pavage pour pavage, à celui qui se fait dans la fange, avec des cailloux, il préférerait celui qui se fait au front de l'humanité, avec des idées ».

Ce ne sera pas une joie minime pour ceux que peuvent encore captiver « Les Heures de philosophie » que de découvrir en Louis Hannaert des propensions littéraires et spirituelles de la même veine que celles que l'on peut admirer chez Octave Pirmez. Comme celui-ci, l'auteur d'*Opinions* se proposait d'extraire du kaléidoscope de la vie quotidienne, une ligne de conduite, une sagesse, un aliment à son besoin de vérité. Mais loin de se livrer à d'autres critiques; loin de s'amuser aux dépens d'une humanité farcie de défauts, Louis Hannaert, comme Pirmez d'ailleurs, entend faire œuvre moralisatrice. Il place l'effort vers plus de bonté, de simplicité, de sincérité au premier plan des ambitions d'un homme. A cet égard seul, Pirmez l'eût accueilli dans le cercle de sa si perspicace amitié; il n'eût pas manqué de souscrire à cette pensée qui suffirait bien à situer Louis Hannaert dans le plan de nos sympathies : La pierre de touche de la bonté réelle est la confiance qu'on inspire aux simples.

Il n'est pas moins réconfortant d'entendre un intellectuel, un médecin, accorder tant de prix à la cordialité, à ces vertus élémentaires qui constituent « le trésor des humbles », et s'écrier : « Ne laissez pas les tendances de l'esprit envahir le domaine du cœur. » Intelligence cordiale que Pirmez opposait à l'intelligence frontale, Hannaert, moins exclusif, vise à l'harmonie de nos facultés; à la réalisation d'un équilibre vital inspiré de simplicité et d'altruisme. Qui oserait prétendre que ces préoccupations psychologiques et morales ne sont pas de tous les temps; ni que l'effort individuel vers plus de perfection ne peut épauler utilement l'œuvre des révolutions politiques?

Opinions est de ces livres rares qui élèvent et incitent à plus de bonté. On pourrait dire de l'auteur, avec le Pirmez des *Heures de philosophie* : « C'est un cœur chaleureux et modeste, divinement embrasé par l'amour de la vérité, un cœur qui oblige l'esprit à s'assimiler la vie, après qu'il l'a saisie en sa complexité. »

CROUZY.

Renée DESVOYONS. — La camarade Louise Michel. (Editeur L'Eglantine.)

Il a paru aux éditions L'Eglantine une brochure qui retrace la vie admirable de celle qu'on a affublée de ce surnom romantique : La Vierge rouge. Louise-Michel eut une de ces existences qui sont mêlées si profondément à l'histoire du prolétariat qu'on ne peut raconter les grands événements de la seconde moitié du XIX^e siècle sans rencontrer à la tête des foules cette femme et son infatigable révolte.

Renée Desvoyons a raconté dans un récit plein de vie et de détails historiques, l'activité de Louise-Michel pendant la Commune, son courage au camp de Satory, son attitude en face des juges versaillais, sa vie parmi les canaques de la Nouvelle-Calédonie. Cette foi révolutionnaire ne devait s'éteindre qu'avec la mort. Louise-Michel mourut le 10 janvier 1905 dans une chambre d'hôtel, à Marseille.

Le récit de Renée Desvoyons s'ouvre sur une page pleine de mouvement. Louise-Michel est au premier rang des manifestants qui accompagnaient au cimetière de Neuilly le cadavre de Victor Noir, assassiné par le cousin de Louis Bonaparte. Jules Vallès a retracé dans *L'Insurgé* cet événement tragique. On retrouve cette atmosphère sous la plume de Renée Desvoyons. Comme aussi dans les pages qu'elle consacre à la Commune et au rôle que Louise-Michel joua pendant ces soixante-

douze jours durant lesquels, pour la première fois dans l'histoire, les ouvriers tinrent le pouvoir.

Le mérite de ce petit livre, c'est de nous montrer, à travers la vie d'une héroïne de la révolution, le déroulement des faits, l'enchaînement des grandes périodes historiques. Et comment, à travers le monde, se relayent les élites révolutionnaires. Dans une langue souple et frémissante, on retrouve les aspirations idéologiques de la grande révolutionnaire que fut Louise-Michel, leur grandeur et leur faiblesse. La signification de son exemple.

Il manque trop de pages de cette qualité pour que nous omissions de signaler la parution de cette étude que L'Eglantine a eu l'excellente idée de mettre à la portée des ouvriers. A. A.

Les revues des idées et des faits

× Dans le numéro d'octobre de *Res Publica*, l'importante revue d'études politiques internationales que dirige, à Bruxelles, M. Francesco Luigi Ferrari, on lira une étude du comte Sforza : « Versailles, Locarno et après », où l'ancien ministre des Affaires étrangères d'Italie propose la correction des traités sur la base des Quatorze Points du Président Wilson; on sait que six au moins des quatorze points n'ont pas été respectés par les Alliés. La même revue publie des documents, désormais célèbres, sur le désarmement : la résolution adoptée le 23 juillet, la note sur les revendications allemandes en matière d'armements, la réponse française et la réponse anglaise, suivies de commentaires point dépourvus de sévérité.

× La Revue Belge donne, dans son numéro du 1^{er} octobre, les conclusions à son enquête sur « le plan quinquennal soviétique », à laquelle avaient répondu, entre autres, nos collaborateurs A. C. Ayguesparse, Pierre Daye et MM. H. de Keyserling, Sforza, Vandervelde, Paul Van Zeeland, G. Theunis, E. Ludwig, Stefan Zweig, Jean Guehenno, Daniel-Rops, Max Gottschalk, Barbanson, J.-H. Rosny Aîné, A. de Monzie.

× C'est avec ravissement que nous lisons, chaque mois, les « Commentaires hardis et intelligents que M. Jean-Richard Bloch donne à Europe. Dans le numéro de septembre de cette revue, il défend avec force une grande et magnifique idée, qui n'a rien d'irréalisable, celle de ce que pourrait être, aux yeux de l'esprit, une conception nouvelle de l'Europe; celle-ci ne peut être faite que par l'accord de l'Allemagne et de la France; sinon, la paix sera impossible. Mais il vaut que nous citions et que nous retenions cet appel : il donne l'opinion d'un homme qui a fait plusieurs séjours en Allemagne et qui, « ancien combattant, de souche alsacienne, souffrait, depuis sa naissance, des effets du traité inique de 1871 » :

« Faire la paix, je ne conçois la réalisation de ce grand projet que d'une seule façon : par l'union intime de l'Allemagne et de la France. »

× Entendez-moi bien : je ne dis pas entente, réconciliation, accord, rapprochement; je ne parle d'aucun de ces remèdes anodins, qui sont, au mal présent, ce qu'est une camomille à un cancer.

× Je dis : union intime, c'est-à-dire symbiose militaire, économique, administrative, union douanière, fusion militaire, etc. Rien de moins.

× Cet accord doit être imposé aux deux peuples.

× Je dis : imposé par toutes les bonnes têtes des deux pays. L'unité franco-allemande n'est pas une chimère plus absurde à imaginer que l'unité de la Bretagne et de la Provence, de la Flandre et de la Gascogne, de l'Alsace et de l'Auvergne, sous le même gouvernement. Cette unité nationale qui a fait la France a été imposée aux particularismes provinciaux par dix rois, par Richelieu, par la Convention, par Napoléon.

× Aujourd'hui, tout Européen qui vit les yeux dirigés vers l'avenir, et non baissés vers le sol où tournent vers le passé, doit prévoir le jour où l'Allemagne et la France auront un seul état-major militaire, une seule diplomatie, une monnaie, une banque d'émission; où la Chambre des Députés et le Reichstag délègueront au même Parlement fédéral.

× Dans une telle association, la langue, la culture

ne seront pas plus menacées que l'allemand, le français et l'italien ne sont menacés au sein de la Confédération helvétique. Si un pareil projet n'est pas réalisé par un groupe d'hommes d'Etat énergiques et impitoyables, dans les deux pays, soyez certains que les deux prolétariats soulevés le réaliseront, plus tard et à leur façon. »

× La Revue Mondiale, dirigée par M. Louis-Jean Finot, a agrandi son format devenant ainsi un magazine illustré, et l'une des plus importantes revues parisiennes. Au sommaire d'octobre, figurent des articles intéressants sur la situation politique et économique en Pologne, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie. R. R.

Les revues et la poésie

ENCORE L'AFFAIRE ARAGON

Tout semblait dit, sauf l'essentiel, qu'il appartenait de dire à un poète. C'est ce que fait dans les *Cahiers du Sud* Léon-Gabriel Gros, dont l'examen en profondeur des rapports particuliers du surréalisme et du matérialisme dialectique nous semble des plus judicieux.

Il y a, dans l'attitude du poète prenant position dans la mêlée sociale, une erreur de base, à moins que cette position ne soit purement négative. Dans le cas actuel du dilemme, capitalisme-U. R. S. S., le problème n'est pas différent : « Rien ne nous autorise à penser, écrit L.-G. Gros, que l'existence sera plus gratuite, plus intensément poétique dans l'état prolétarien qu'en régime capitaliste. La même terrible quinquennie se retrouvera toujours entre l'homme vivant et l'homme-rouage social, et ce ne sont point les Odes à la Malherbe sur le Plan Quinquennal qui y changeront quelque chose. Tant que nous sommes sous l'empire, belle est la république, mais encore ne l'aimons-nous que contre l'empire. »

Autre erreur que celle de « confondre le sens de la révolte, inné en tout homme, avec une doctrine quelconque, fut-ce le Marxisme ». — « Nous ne croyons pas qu'il existe, sur le plan de l'esprit qui est le plan de l'homme, un seul objectif à ne point dépasser. »

Qu'il nous soit permis de citer, la faisant nôtre, toute la conclusion de Léon-Gabriel Gros :

« Que les poètes sachent qu'ils ont aujourd'hui une patrie à défendre. Nous n'avons même plus cet espoir que brandissent les surréalistes passés à la politique. Combien plus humain, plus proche de la terrible réalité, demeure l'aveu de Breton : Pour nous le salut n'est nulle part. S'obstiner à le voir dans l'U. R. S. S. est une étrange abdication pour des poètes qui savent bien aux heures où ils se retrouvent, seuls et nus, dans le domaine douloureux de leur réalité humaine, que leur royaume n'est pas de ce monde. »

La vérité, parfois, exige d'être répétée.

* * *

Au même sommaire, des poèmes d'Henri Flahière, aux résonances profondes :

La contrition le désir de tuer

Pour n'être seul aux pentes désolées

Qui vont là-bas vers une mare bleue...

J'aime moins ces Rêves de Jean Wahl, bien pauvres après un départ prometteur :

Deux heures. Le cœur des ténébres,

Le poids au plus bas de la nuit.

Qu'as-tu à dire?

Les gens et les choses sont tirés vers leur silence

C'est un air embrasé par le noir,

Un désert, un incendie...

G. DERYCKE.

Sur la poésie

La note de Valéry Larbaud et le court poème attribué à l'un de ses personnages m'ont singulièrement troublé en les retrouvant dans le dernier numéro de *Le Rouge et le Noir*. Ils m'ont rapproché de la pensée d'un jeune étudiant, feu Maurice Govaerts, mort accidentellement dans sa baignoire. Vers l'âge de 17 ou 18 ans, cet éphémère étonnamment perspicace avait publié, à ses frais, une plaquette d'une trentaine de pages, intitulée « Les

Maîtres du Mensonge (Editions Aurore, 24, rue Frantz Binge, Bruxelles, 1922). L'auteur y analysait, non pas une poésie imaginée pour les besoins de son invention, mais un morceau extrait des Illuminations de Rimbaud. : Bonheur.

Voici ces vers :

O saisons; ô châteaux.

Quelle âme est sans défauts?

O saisons, ô châteaux.

J'ai fait la magie étude

Du bonheur, que nul n'élude.

O vive lui, chaque fois

Que chante le coq gaulois.

Mais je n'ai plus d'envie,

Il s'est chargé de ma vie.

Ce charme! il prit âme et corps.

Et dispersa tous efforts,

Que comprendre à ma parole?

O saisons, ô châteaux!

Et Govaerts traduisait étymologiquement en latin : Bonum Augurium.

O salones, ô castella,

Qualis est animus sine de falsis?, etc.

Puis il reproduisait ce texte littéralement en français :

Le Bon Augure.

O actions de semer, ô forteresses!

De quelle qualité est l'âme (vie) sans mensonges? etc.

Le jeune poète en déduisait que le poème de Rimbaud était un véritable « Art poétique », qui recommandait à l'écrivain d'être avant tout un homme supérieur, d'avoir comme idéal : l'harmonie, de se rappeler que tout est amusement, d'être tolérant, d'être juste.

« N'est-ce pas un sublime credo, interrogeait Govaerts, un admirable catéchisme; mais Arthur était atteint de bovarysme, Arthur était « dagobertiste », c'est pourquoi il a écrit son poème à l'envers, il est remonté aux sources profondes du français, à l'étymologie, pour exprimer sa pensée. Il nous a fallu tout remettre à l'endroit, car son français n'est que le revers du latin. »

Et cependant, ajoutait en fine Maurice Govaerts, les œuvres de Rimbaud sont si troublantes à l'envers!...

Il semble que la démonstration de Valéry Larbaud vienne confirmer la théorie inspirée de la chanson du roi Dagobert que notre audacieux et clairvoyant compatriote esquissait sous l'étiquette heureuse de « dagobertisme ». C'est en somme la preuve par l'absurde de l'éternel plagiat. On a beau mettre son habit à l'envers, agir contre ses aptitudes et son tempérament; ce sont les termes de Govaerts. Pour les préciser, quelqu'un dira : un lecteur attentif vous affablait toujours des emprunts, dont il est forcé et sans lesquels rien n'est compréhensible. On vit de souvenirs. Ce sont eux que chaque homme lit et relit. On n'est original que par les autres!

G.-D. PERIER.



JEAN TOUSSEUL

publie un nouveau livre

Au bord de l'eau

Chez tous les libraires

LES ÉDITIONS RIEDER

LES IDÉES ET LES LIVRES

Parti de Liverpool

PAR EDOUARD PEISSON
(Grasset)

Quand ses amis parlent autour de lui, discutent, s'animant, Edouard Peisson garde le silence. Son visage demeure fermé. Ses yeux ont un regard tranquille et paisible. Mais que passe dans l'air le mot : mer, le mot : bateau et son masque se détend, ses yeux brillent. Et il se met à parler doucement.

Il parle longtemps. A dix-huit ans déjà, il tenait la mer. Pendant des années, il a bourlingué sur des cargos, des paquebots, de Marseille à Melbourne, de Singapour à Santiago. Il est de ceux qui ont pris leur quart dans les typhons, sondé le fond de toutes les mers du monde. A l'entendre, on l'imagine sur quelque passerelle, entre ciel et eau, élevant son sergent pour un calcul de longitude.

Un jour, il dû cesser de naviguer. Mais ce n'est pas impunément qu'on a connu cette vie. Les vrais marins, gardent à terre, une nostalgie sans

rémission.

Ainsi, sans doute pour recréer ces climats d'aventure et de solitude où il avait vécu, Edouard Peisson s'est mis à écrire ses souvenirs de la mer.

Non à la manière d'un Loti qui, rendant compte du monde, rendait compte surtout de lui-même et ne montrait les paysages et les êtres qu'à travers les miroirs déformants de son spleen.

Pour Peisson, officier marchand, si la mer se confond avec ses songes, elle est aussi le paquet de brume qui bouche la poitrine, le filin qui déchire les paumes, le travail, côte à côte avec les matelots. Ce qu'il récompense, c'est l'angoisse et l'exaltation des gens de la mer, leur labeur exténuant.

Ainsi, écaillé des sucreries militaires des Farrère, des Paul Chack, on découvre miraculeusement dans ses livres un accent qui ne trompe

pas. Celui-ci n'est pas un monsieur qui a promené ses climats, des uniformes ornés de galons, de décorations et d'aiguillettes, mais un marin qui a vécu à mer, qui s'est collé avec elle et de tout près.

Ceux qui ont lu cette nouvelle si nue, si dépouillée, si oppressante : L'Etoile Noire ou cet étonnant roman des pauvres de la mer : Hans-le-Marin, ouvriront Parti de Liverpool.

Mon ami Bernard Jouan dit ailleurs dans ce journal, le sens de ce livre. L'intrigue tient en quelques lignes. L'Étoile des Mers, le plus grand paquebot « in the world », construit par la Compagnie Transocéanique par battre le record de vitesse de Liverpool à New-York, heurte un iceberg de son étrave et, s'étant mis par le travers de la houe, trop long, s'ouvre en deux comme une grenade.

Que ce récit, qui évoque une catastrophe dont l'opinion publique n'a pas perdu le souvenir, soit un réquisitoire contre les grandes Compagnies de navigation, ou le simple journal d'un marin qui n'a souci que de dire le vrai, voilà ce qui, ici, ne m'importe pas. Ce qui m'importe et ce que je dois dire, c'est que ce livre est un livre-maître. Le navire vit, et toutes à la passerelle, ses chaudières, ses machines, ses

cabines, ses salons, sa timonerie, son carré des officiers; ses chauffeurs et ses passagers des premières, ses mécaniciens, ses matelots de pont, ses télégraphistes, ses officiers. Il vit comme un monstre presque humain qui a son orgueil, ses faiblesses, ses infirmités; dont on connaît la naissance, la destinée. Il vit et on sent s'accumuler en lui le doute, la panique, l'angoisse. Il vit et il meurt comme ces choses qui ont vraiment vécu, qui ont pris place dans vraie réalité.

Et autour de lui se fait la mer, les eaux, la brume, les icebergs, — ces fantômes de ceux qui ne connaissent pas les fantômes, — cette étendue, et au delà, le monde des terribles, ses intrigues, ses combinaisons financières et ces Compagnies d'armement qui se font, avec l'or des hommes et leur vie, une guerre sauvage.

Quelle vie! Et quel art! Tout se compose, des chaudières au poste de commandement, tout se met en place; et en même temps, les personnages qui sont la pensée de cette ville mouvante, se dédoublent, deviennent des hommes; le doute naît en quelques-uns d'entre eux, se propage, se mue en angoisse, en certitude.

Et quelle profondeur dans l'analyse de ces âmes de chefs qui, sous la menace du danger se dédoublent, se

partagent comme s'il était possible à des hommes de souffrir et d'avoir peur seulement avec la moitié de leur être, pour laisser l'autre penser et agir.

Il est impossible que quelqu'un, ouvrant ce livre, ne le lise et ne l'aime. Tout de suite il est saisi, pris à la nuque, poussé dans ce drame invisible où se joue le sort de mille vivants.

Ce livre ne vous lâche pas.

Un critique, Pierre Mille, je crois, a comparé Edouard Peisson à Joseph Conrad : « Notre Conrad, disait-il, avec peut-être quelque chose de plus. »

Sans doute, est-il impossible que quelqu'un dépeigne les souffrances et les magies de la mer, sans qu'on n'évoque aussitôt l'inoubliable auteur du Typhon, de Lord Jim.

Pourtant, je comprends mal qu'on lui compare Edouard Peisson. Il y a dans les livres de celui-ci et singulièrement dans Parti de Liverpool... une poésie du fait, de l'objet, si nue, si immédiate; un mouvement si direct; une limpidité de vision si parfaite; un sens de l'humain si sain qu'on ne peut les comparer à rien d'autre.

Conrad, pourquoi? Non. Peisson.

Charles PLISNIER.

VIENT DE PARAITRE

HUBERT CHATELION

Sous - Dostoïevski

ROMAN

Un sujet neuf

Une tendance

Une portée

12 fr. 50

Éditions "Nos Loisirs"

Rue de l'Hôpital, 26, BRUXELLES

En vente dans toutes les librairies

La Maison du Livre Belge

Abonnements aux revues

Nouveautés littéraires belges et étrangères

Lisez :

GARBO LA GLORIEUSE : Sa vie, ses créations. La dernière aventure de Mata-Hari (Ed. Labor), illustré, 9 fr.; LES LOUPS, par Guy Mazeline, 30.—; VOLEURS DE GLOIRE, par Fromville, 22.50; PARTI DE LIVERPOOL, par Edouard Peisson, 22.50; ENTRETIENS AVEC MUSSOLINI, par Ludwig, 22.50; LOHMINCKEL EN FOLIE, par Vicki Baum, 18.—; HELENE WILFUR, par Vicki Baum, 22.50; FABIEN, par Erich Kaestner, 22.50.

12, rue des Colonies, BRUXELLES
Téléphone : 12.46.58

LIBRAIRIE

NOS LOISIRS

26, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES
Chèques postaux : 185.186 J. Mairlot, Bruxelles.

SPÉCIALITÉS :

Ouvrages sur la sexualité

Revue nudistes

Littérature antireligieuse

RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

THEATRE

Drinkwater, Passeur et Jarry

Il faut être reconnaissant à M. Louis Piérard d'avoir entrepris l'adaptation à la scène française de *Bird in Hand* (*L'Oiseau dans la Main*) de M. John Drinkwater, non seulement pour l'intérêt qu'il y avait à faire connaître l'écrivain anglais dont beaucoup ignoraient jusqu'au nom, mais aussi parce qu'il a si parfaitement réussi à nous restituer le caractère spécifiquement anglais de l'œuvre.

Peut-on en dire autant de l'interprétation? Je ne le crois pas et je regrette de devoir répéter ici ce que j'écrivais, il y a trois ans, à propos de la représentation, par Mme Marcelle Géniat, de *Week End* de M. Noël Coward, au Résidence Théâtre: « Ces sortes de pièces sont irréalisables autrement que dans le texte original, par des artistes anglais, devant un public qui connaît l'Angleterre. »

Je crains que la même difficulté ne se présente au Théâtre des Mathurins à Paris, où M. Lugné-Poe monte en ce moment *Quand on déraille*, du même M. Coward, dans l'adaptation de Mlle Madeleine Lindauer.

M. Signoret, dont la mimique et le jeu sont pleins de ressources dans un certain répertoire qui se démode rapidement, ne pouvait nous donner du « Landlord » de l'auberge « Bird in Hand » qu'un simulacre incapable d'illusionner personne.

Cette petite pièce rurale, sans prétention, qui va de la comédie sentimentale très anglaise jusqu'aux qui-proquo du vaudeville boulevardier, comporte une intrigue très mince, mais toute pailletée de scènes charmantes; Mlle Linyris en a tiré le meilleur parti, sans arriver pourtant, elle non plus, à nous transporter dans l'atmosphère si particulière d'une vieille auberge d'Angleterre, et ce malgré la vérité d'un beau décor.

Mlle Lily Mercier a le mieux réussi la difficile transmutation d'une actrice française en une maman d'Outre-Manche.

Là où les artistes se sont retrouvés

sur un plan accessible, c'est au deuxième acte, franchement vaudevillesque. Mais alors, ils ont enlevé le morceau avec un brio étourdissant.

La composition qu'a faite M. André Bernier du voyageur sans malice, qui se pocharde copieusement, est désopilante au plus haut point. Celle que M. Georges Mathis a faite de l'avocat médiateur n'est pas moins bonne. Quant à celle que M. Marcel Favre a donnée du jeune bon-vivant, trop heureux que son père soit ne avant lui, elle ne mérite que des éloges, pour autant, bien entendu, qu'on oublie qu'on a affaire à des Anglais.

Dans l'ensemble, une amusante réalisation, pleine d'entrain, où M. Ed. Mathe a fait un gentilhomme distingué et courtois à souhait, et M. Vandéric un jeune prétendant assez bien dans la note.

* * *

La création, à Bruxelles avant Paris, de la nouvelle pièce de M. Steve Passeur, sur la scène des Galeries, par les artistes du Théâtre de l'Atelier de Paris, sous les auspices du Théâtre du Marais, a été un brillant succès.

Bruxelles n'ignore pas le rôle important qu'a joué le directeur de « L'Atelier », M. Charles Dulin, dans le mouvement théâtral moderne. Il nous a prouvé qu'il était possible de rénover, de rajeunir l'art de la mise en scène, sans avoir recours à certains procédés révolutionnaires misant uniquement sur l'ahurissant.

Pour ce qui est de M. Steve Passeur, on connaît cet art de camper les personnages pris dans des situations psychologiques exceptionnelles, de les jeter l'un contre l'autre avec une exanation froide, afin d'inventorier pour nous, avec une lucidité effrayante, leurs sentiments exacerbés.

C'est avec l'habitude à l'apreté inexorable que, dans *Les Fricheurs*, il oppose l'ensorcelante Agathe (Mme Yolande Laffon) au méprisable petit juif Luckmann (M. Dali), dans un

duel où la crispation des nerfs est travaillée jusqu'à l'hystérie.

Une jeune et affriolante veuve, Agathe, est prête à céder aux assiduités troublantes de son mâle soupissant Jean Duperrai, quand le juif Luckmann, qui n'est ni fort, ni séduisant, vient déranger leurs projets. Profitant de l'absence de Jean, éloigné à l'aide d'un faux télégramme, le juif déclare à Agathe son amour passionné et fervent, un amour sans espoir mais d'autant plus précieux que jamais il ne pourra sombrer dans le dégoût qu'elle ne manquerait pas d'éprouver pour lui, après un inconcevable moment d'ivresse. Il s'en ira donc, après deux heures d'un indicible bonheur, s'aimant infiniment de si bien l'aimer. Lorsque Jean revient, il trouve Agathe dans un état de surexcitation inouï; et pour toute réponse à ses questions, elle ne répond qu'en lui signifiant son congé et en lui faisant l'humiliant aveu que s'il la trouve si rageuse, c'est que le juif n'a pas voulu d'elle.

Au deuxième acte, Agathe, depuis plus de trois mois, s'occupe du ménage de Luckmann, subissant toutes les humiliations, se dépensant en séductions, mais en vain. Quoique restant aussi ardent que jamais, l'amour du juif demeure platonique. Au point que les deux luteurs de ce duel inhumain ont les nerfs pincés jusqu'au saut. Afin que cesse l'intolérable tentation contre laquelle aucun exutoire ne pourrait bientôt plus le garantir, Luckmann arrange le retour de Jean, sans que celui-ci ou Agathe le sachent; puis il leur crie la vérité. Mais c'est un bien pauvre homme qui demeure là, effondré, après le départ des amants. Pour être plus humain dans l'artificiel, cet acte m'a semblé le meilleur, encore que la virtuosité verbale du premier ait pu séduire plus de spectateurs.

Au troisième, six mois ont passé et nous retrouvons Jean, désagréablement surpris dans le bonheur de la lune de miel, par le retour inattendu de Luckmann. C'est un scrupule qui le ramène: il veut se rendre haïssable à Agathe, afin que se dissipe son image qui doit, il en est certain, s'interposer parfois entre les amants. Sir de l'amour d'Agathe, Jean raille d'abord ce pitoyable rival; mais quand, après avoir réitéré sa déclaration d'un amour toujours aussi ardent, mais singulièrement idéalisé à présent, le juif s'en va brusquement laissant Agathe aussi crispée que la première fois, on devine, avec l'amant troublé, que l'idylle est bien finie cette fois.

Dans le rôle très ingrat de Jean Duperrai, M. Vital a su garder, avec beaucoup d'habileté, la mesure et le ton exact, et ce n'est pas là un mince mérite. C'est entre Mme Laffon et M. Dali, cependant, que le jeu atteint des hauteurs exceptionnelles dans l'inhumain. Jamais encore M. Steve Passeur n'avait joué sur des cordes aussi tendues; et on ne peut que louer les deux interprètes d'avoir su se maintenir constamment à la hauteur d'exigences aussi féroces dans le cérébral.

* * *

Le petit théâtre expérimental « Rataillon », n'étant plus autorisé, par mesure de sécurité, à recevoir son fidèle public dans son studio de l'avenue de l'Hippodrome, a voulu faire l'essai de la grande scène et du gros public, avec *Ubu-Roi*. Mal lui en a pris; encore qu'on ait pu constater là un bel effort pour animer constamment le plateau, dans des décors et des costumes aussi ingénieux que franchement réjouissants.

Et d'abord, le choix de la pièce de Jarry, — qui pouvait se défendre eu égard à la popularité commentée d'*Ubu-Roi* (la plupart ne l'ayant jamais lu) — n'était guère heureux en tant que texte à réaliser sur une grande scène. Je ne crois pas qu'il soit possible de combler efficacement les vides que laissent entre eux ces tableaux trop peu fournis en substance autrement qu'en s'adressant à un public restreint, conquis d'avance, dans un laboratoire d'art dramatique comme l'était le grenier de la rue Ribeaucourt.

A moins que des clowns... mais des clowns géniaux, n'arrivent à électriser à tel point l'auditoire que cette vacuité s'en trouve comblée et l'atmosphère portée à cette tension bénie où la raison perd tout contrôle.

Mais il n'appartient pas à des ensembles d'amateurs, si généreux en soi, l'effort, de créer pareille ambiance, avec un public qu'on ne tient pas absolument en main.

Quoiqu'il en soit, il n'était pas inutile que fut tentée, une fois de plus, l'aventure; et il faut savoir gràce à M. Lepage et à ses dévoués collaborateurs, acteurs, décorateurs, machinistes, d'en avoir eu le courage, couronné d'ailleurs d'un succès certain, devant une salle comble.

Le joyeux tableau final, avec la chanson du Décervelage, sur une musique alerte de M. Willem Pelemans, devait ramener d'ailleurs la satisfaction, même dans les esprits quelque peu déçus. Camille POUPPYE.

Music - Hall

Au Palais d'Été

La scène du Palais d'Été, ornée comme un pavillon de l'exposition de 89, est suspendue au fond d'une halle immense et obscure que fouillent les projecteurs. On les annonce magiques, cette semaine, et, lâchant le public de leur faisceau lumineux, ils s'arrêtent, tantôt ici, tantôt là, sur le bénéficiaire aveuglé d'un horrible petit animal de peluche, pour salons bourgeois. Le populo prend à ce jeu un plaisir qu'il manifeste par des trépignements et des exclamations. Le défilé des élus sur la scène termine par une note comique, ce numéro long et fastidieux.

Au début du spectacle, un xylophoniste aux doigts démultipliés, assisté par l'horrible juive de Beauclaire, tire des sons éperdus d'une batterie nickelée, qui trouverait sa place dans une cuisine de végétariens.

Fadement nus, les danseurs du *Trio Skibine*, parodient les ridicules de l'antiquité, tantôt romaine, tantôt égyptienne. Ils se prennent, hélas! au sérieux et l'on songe à quelque Ben-Hur, interprété par Laurel, Hardy et Buster Keaton. J'ai retrouvé, avec la même horreur que l'an passé au « Théâtre de Dix-Heures », *Les Hockneys*, ces enfants qui imitent, dans leurs danses trop adroites, les gestes les plus immondes de l'humanité. Ils leur donnent une valeur monstrueuse d'amour sénile, pour vieillards épris de chair fraîche. Quelle leçon de comparer ces enfants flétris avant l'âge avec la vraie jeunesse de *Rabell*, le jongleur de quinze ans, qui passe quelques minutes avant eux. Utilisant les objets les plus invraisemblables, les laissant courir sur lui comme de animaux familiers, leur donnant une dignité de fétiches, il dessine au milieu de leur folie asservie, une frise d'attitudes juvéniles et déliées. Avec une prestesse joyeuse, dans un mouvement de

vacances enfantines, il bondit exactement, porte la précision dynamique jusqu'au désordre, réinvente, dans la négation de la pesanteur, le miracle de la stabilité.

Le programme comporte encore quelques éléments de la semaine passée: *Perchicot*, grotesque, patriote et revanchard; *Alois Peters* « the man with the iron neck » qui meut à travers l'espace avec son corps, et l'unicycliste audacieux et geignard, espèce d'Hercule corrigé par Mark Twain.

Les *Deux Hugos*, une toute petite femme boulotte et un grand type maigre, font tout ce qu'on veut, avec un humour gras; ils chantent, ils dansent; ils font des claquettes et des acrobaties; ils jouent du piano, du bango, de la mandoline et du souzaphone. Les grimaces, lyriques à force d'excès, de la femme, permettent de la classer avec Dolly and Billie, parmi les rares clowns du beau sexe. Elle dompte le rire, avec l'air de s'occuper d'autre chose.

Un programme pareil, malgré ses fautes, est de la meilleure tradition du music-hall. Il malaxe et combine des instants venus de tous les points du globe. Il nécessite des voyages, les malles qui s'entassent en coulisses; il évoque le jeu de trapèze des langues étrangères, les trains, les hôtels, les contrats, les cartes en relief, les alphabets de projecteurs, la cacophonie de tous les orchestres du monde qui préludent ensemble, la loge qui sent la sueur et la poudre de riz, les travestis vides et qui tiennent debout comme les paniers d'une marquise fusillée, tombée au travers, le vol blanc du mouchoir de la petite femme qui part en tournée. Jusqu'à ce que les lampes s'éteignent et que le théâtre s'enfonce dans l'ombre, comme une île engloutie.

Au Théâtre de Dix Heures

BOUCOT

Petit, élégant et distingué, avec l'air sérieux d'un président de conseil d'administration, tel se présente Boucot. Qui devinerait qu'il est la fantaisie même? Son originalité procède d'une série d'effets manqués. Il s'interrompt au milieu d'une chanson pour bavarder avec le chef d'orchestre, il se trompe de geste, il s'attarde indéfiniment sur une phrase musicale qui le séduit, comme s'il oubliait la présence du public. Tantôt il parodie les chanteurs sentimentaux ou les ténors d'opéra; tantôt il prend un air tout particulièrement spirituel pour débiter les pires sottises. Tout son numéro est teinté de ce délicieux snobisme de l'absurde, si en vogue aujourd'hui. Lame de fond du surréalisme.

Alerte, précis dans ses gestes, preste dans ses suggestions, Boucot fait rire aussi naturellement qu'il boirait, qu'il mangerait. Il se passe d'accessoires et ne tire aucun parti de son physique. Son comique est strictement spirituel et réside presque tout entier

dans une assurance que démentent sans cesse des fautes voulues et dosées avec un extraordinaire sens critique. Lorsqu'il raconte une histoire, il s'attarde à des détails absurdes et tout à fait invraisemblables avec le sérieux d'un monsieur intelligent qui n'a jamais menti. Ses airs entendus sont incénarrables; son à-propos, son aisance l'autorisent aux plus scabreuses improvisations. Il n'est jamais en scène: il est dans un salon, vers la fin de la soirée, à l'heure où l'on prie chacun de montrer ses talents. Il fait mine de se prendre au sérieux et semble vraiment mécontent des rires qui l'interrompent. Pour un peu, il se fâcherait! Lorsqu'on compare sa manière intelligente et de bon ton au ridicule prétentieux d'un Milton, on serait tenté de lui accorder du génie. Il a beaucoup de talent: un talent purement français; ordonné, équilibré, solide et gracieux à la fois comme un jardin de Le Nôtre ou un poème d'Henri de Régnier.

DAMIA

Quand Damia paraît en scène, le miracle de ses bras blancs creuse le rideau de fond où s'accrochent tous les vieux rêves d'enfance qui exigent que l'on s'émue au souvenir de certaines rues dans le soir ou de certains drapeaux qui claquent le long des quais. Le talent de Damia part du sol comme la sève et lui grimpe le long des jambes pour l'envelopper toute, la crispier, la posséder. Ses élans l'arrachent à la vie; elle pénètre dans un domaine interdit dont sa voix ouvre les portes et que peuplent d'un battement d'ailes, ses gestes arrachés aux plus sanglants symboles de l'amour, de la vie et de la mort. L'aura de Damia conduit le public dans une atmosphère de romance, où les gestes quotidiens

prennent la valeur populaire d'un cri humain. Clouée d'une dague dans la cervelle, Damia crie, se plaint, se tord, gonfle comme une pensée de nuit solitaire pour éclater comme une aube où l'on respire. C'est une pensée ancienne qui fait mal; c'est une étreinte de collégien chargé de lilas qu'on retrouve au hasard d'un rendez-vous printanier; c'est une heure, perdue dans un grand amour, une heure de rare et victorieuse intimité. Damia c'est une femme comme toutes les femmes, mais qui les contient toutes. C'est beaucoup plus qu'une chanson, une mélodie, une romance: c'est un peu d'humain qui s'inscrit à la force de s'humaniser encore.

Au Cirque Royal

Il se dégage du cirque une sensation vigoureuse de jeunesse et d'audace. La robuste distinction des chevaux; la souplesse sportive des artistes offerts, sur toutes leurs faces, aux regards intenses d'un public assis en rond, de telle sorte qu'il leur est impossible de tricher; l'absence de décor et la nudité des appareils: tout cela confère aux exercices les plus spectaculaires, une valeur de vérité intense, de travail sincère, qu'atténue toujours, dans les salles de music-hall, la zone neutre de la rampe. « Ce sont des vrais lions, des vrais chevaux et des vrais clowns, tu sais... », dit ma petite cousine, qui a sept ans. Ces vrais lions sont d'ailleurs si familiers qu'il semble que leur dompteur soit leur meilleur ami. Ils le caressent avec des gestes paternels de jeunes chiens et les lionnes, couchées autour de lui comme des odalisques, le couvent de longs regards mouillés. Les phoques sont aussi tendres: une grosse dame en rose, couverte de strass, leur fait faire ce qu'elle veut, mais, de temps en temps, farceurs, ils lui font des niches sans méchanceté, en riant intérieurement. Les éléphants ont abandonné toute dignité: ils se dressent, comme des caniches sur leurs pattes de derrière, en lançant, avec leurs nez, de grands coups de trompette. Les chameaux, les buffles, les vaches, les zèbres et les poneys se contentent de tourner en rond, indifférents et rêveurs.

Le rôle des hommes est plus actif, mais pas toujours plus intelligent. Trapus et inélegants, les *Samaritains* font, sans grâce, des tours de force extraordinaires à la réflexion, mais plus ennuyeux à regarder qu'une façade de prison. Habiles, mais naïvement minaudiers, les *Deux Viénnois* conjuguent le mauvais goût avec la suffisance. Une chose est belle dans leur numéro: la nature-morte que composent, sur porte-manteau en fer forgé, la cape orange de la femme, sa croc de paradis, la canne et le canotier de l'homme. C'est du pur 1900. Mais c'est involontaire et je doute que cela soit quotidien.

Les *Princés*, un petit vieux emperuqué et un garçon dont les quinze ans pèsent au moins deux cents livres, prennent dans l'espace, une noblesse inattendue que leur confère la folie. La tête seulement posée sur la barre d'un trapèze, ils tournent à donner le vertige, dans la coupole du cirque. Le vieillard manière et l'enfant obèse vont-ils traverser le plafond et se perdre en plein ciel? Non, les voici qui saluent en piste, couverts, de nouveau, de toute leur disgrâce humaine.

Dario-Bario sont des clowns merveilleux: chaque quinzaine, ils renouvellent entièrement leur numéro avec une fantaisie et une variété d'invention stupéfiantes. La somptuosité blafarde de Dario, la gaucherie charmante de Bario, continuent de se rencontrer dans les limites illimitées d'une tradition rajeunie. Étonné, timide, emprunté, cependant curieux et mêlé-tout, Bario dont le maquillage est génial, est l'une des plus grandes figures du cirque. Il faut l'avoir vu poursuivre un papillon, à travers les pires embûches, pour saisir toute vive la poésie fertile de son inspiration grotesque.

Crauds, minces, sans cesse projetés en l'air et rebondissants, les *Quatre Athos* ont la grâce mythologique qu'ils dissimulent sous des costumes de matelots américains. On songe à un ballet de *Disghilev*. L'élément d'invasion blanche que composent leurs plongeurs, permet d'attendre l'instant où ces aéroolithes demeureront en l'air, figés et béats comme les anges du Tintoret. Leur adresse stupéfiée, leur audace irritée. Finalement, incapable de s'arrêter, l'un d'eux bondit, retombe, tourbillonne et joue dans le vide, insensible aux applaudissements, détaché de la terre comme Nijusky dans le *Spectre de la Rose*.

Les *Volting* poussent plus loin l'audace tairienne: ils vivent à la lettre un rêve d'opiomane, se mouvant à travers l'espace avec une aisance de nageurs dans une eau familière. Que ceci me soit une occasion de protester contre l'effroyable manie qu'ont adoptée, depuis quelques temps, les trapézistes, de travailler sans filet: ce danger supplémentaire n'ajoute rien à la beauté de leurs exercices et encourage le sadisme roucoulant d'un certain public.

Les *Vissaria* sont les champions de la maladresse. Avec infiniment d'humour, ils parodient les acrobates et ratent délicieusement tous leurs exercices. Ils arrivent, à force de mal-hance, à se nouer si littéralement sur eux-mêmes qu'il leur est impossible de continuer.

Les *Deux Rollandos*, qui appliquent à leur exhibition l'épithète « art et beauté » semblent chercher des projets d'affiches pour une clinique dentaire. Une grosse dame soutient par la mâchoire un vieux gigolo qui fait du trapèze avec effort, puis, prise de délire, elle soulève, toujours par le cou, deux et enfin quatre écuys du cirque. Le public acclame. C'est tout simplement ignoble. Souvent ainsi, j'ai remarqué que je dois avoir le goût contrefait.

Lucien FRANÇOIS.

CINEMA

Films à voir... ou à fuir

A l'écran

× *L'Inspiratrice* (Agora). Greta Garbo, Lewis Stone. Ce serait médiocre si elle n'était là.

× *La Fortune* (Ambassador). S'il est vrai qu'elle vient en dormant, les spectateurs seront bientôt riches.

× *Ein Tango fur Dich* (Acropole). Bon film de la série Willy Forst-Geza von Bolvary.

× *Après l'Amour* (Marivaux). Bon

film public. Gaby Morlay, toujours sympathique.

Présentations

× *Marius*. Du bon théâtre filmé. Raimu excellent comme toujours. Peut être quelques richesses inexploitées. Mais on ne peut pas tout demander...

× *Le Père célibataire*. Luguët, Berley, Lily Damita, Jeanne Helbling. On prend les mêmes et on recommence...

PATHE-NATAN

présente au

Marivaux
104, Boulevard Adolphe Max

Pathé-Palace
85, Boulevard Anspach



GABY MORLAY
VICTOR FRANÇEN
JACQUES VARENNES
dans
APRÈS L'AMOUR
d'après le roman
de Pierre WOLFF et
Henri DEVEYNOS, mise
en scène de Louis PERRET
PRODUCTION PATHÉ-NATAN
ENFANTS NON ADMIS



MARIE GLORY
JEAN MURAT
ARMAND BERNARD
DANS
UN FILM GAI
DE
W. THIELE
DACTYLO
PRODUCTION PATHÉ-NATAN
ENFANTS ADMIS

La meilleure production française

STUDIO

PALAIS DES BEAUX-ARTS
23, rue Ravenstein

L'Opéra de Quai'Sous

Le plus gros succès de l'année

Louez vos places d'avance.

Téléphone: 11 13 74

Le demi-cercle

Tribune libre politique

L'homme de droite

Sur la route de Weimar en 1932...

« Les pruniers qui sont sur la route de Weimar donnent des prunes qui sont excellentes contre la soif... »

Mis en présence de Goethe, le jeune Henri Heine ne fut pas plus éloquent le jour de sa première entrevue avec le poète olympien de Weimar.

Le Musset allemand, le spirituel aquarelliste de Reisbiller s'en était parti alerte et le pied léger. Il venait de fournir une rude étape, sous un soleil tropical, par ces routes de Saxe aux petits pavés ronds. Il était las et joyeux de l'arrivée. Et voici que le regard du maître, le pénétrant avec une froide insistance, répandait une subite fraîcheur dans ses veines et glaçait le verbe éclos sur ses lèvres.

L'accueil de l'Allemagne de 1932 aux générations nouvelles, travaillées par le désir de la paix sera-t-il plus réconfortant ?

Il est permis de se le demander. Un article récent d'une grande revue allemande, qui a suscité des commentaires passionnés, déclare que l'Allemagne rationalisée de 1932 ne serait pas digne de fêter, en cette année, le centenaire du grand maître de l'idéal spirituel. Il prétend que notre Europe d'après-guerre, tronçonnée sous le signe de l'intérêt égoïste des nations, ne méritait pas de dénouer le cithare du Goethe d'Iphigénie en Tauride.

Car le premier message que Weimar nous apporte est pour nous rappeler que, si la matière sépare les peuples, la pensée peut aider à les unir.

* * *

Sur la route de Weimar, il n'y a pas que de pruniers. Il y a, depuis 1806, des stèles funéraires.

Elles jalonnent, d'Iéna à Weimar, cette cheville chère épique que la cavalerie française, déchaînée sur les talons de Bliicher, ne devait arrêter qu'aux plages de la Baltique.

En ces heures de fièvre, Goethe est conseiller privé du duc de Saxe-Weimar. Dix ans plus tôt il a posé la dernière touche au tableau bucolique d'*Herman et Dorothée*, où la peinture de l'invasion française n'est qu'un repoussoir. Aujourd'hui, il effeuille, dans son *Divan Oriental*, les roses persanes de Saâdi et de Hafiz.

Demain, Fichte embouchera la trompette des *Discours* à la Nation allemande. Mais à cette heure où les peuples du défunt Saint-Empire se réveillèrent en sursaut contre la domination étrangère, Goethe poursuivra, sans distraction, sa cueillette de rêveries et de méditations.

Se séparant ici de son ami Schiller, il reste, devant l'éveil des nationalités, l'homme de la petite patrie mais des grandes idées. Il n'a pas donné à sa pensée ce tour dynamique qui lui aurait permis de s'imposer aux « hommes » comme aux « esprits » du XIX^e siècle, afin de grouper les premiers sous le commun idéal et de façonner les autres à l'effigie de son génie impérieux.

L'homme qui a écrit, en marge de Faust : « Au commencement était l'Action », ne pratique pas l'action par la plume.

L'idéal de Goethe porte les ailes d'Icarus.

* * *

Weimar, depuis la révolution de 1919, ajoute à son rôle de Bayreuth de la pensée allemande, celui de centre politique du Reich républicainisé.

Ministre d'un grand duc de la lignée des « Géroldstein », Goethe jeune ne se prive point de cultiver les opinions avancées. Son *Egmont* porte la date de 1789. Le romantique héros du drame y parle le fier langage de cette révolution belge de 1787, qui dut retener l'attention du poète. Que les premiers échos du canon de Valmy lui aient arraché les mots célèbres : « C'est une ère nouvelle qui commence », le lecteur d'*Egmont* ne s'en étonnera pas.

Mais, comme Rabelais, sans avoir toujours la même excuse, le génial artiste ne confesse sa foi politique qu'à l'abri des symboles. L'homme de lettres ne veut causer à l'homme de cour nulle peine, même légère. Cet encyclopédiste, au sens le plus profond, ne diffuse pas sa pensée dans les masses.

* * *

Lorsqu'en 1932 il disparaît, un encyclopédiste d'envergure aussi large mais d'un rayonnement plus intense l'a devancé de cinq ans.

* * *

Beethoven, dont le centenaire a marqué l'année 1927 d'un coup de gong européen, est un caractère plus puissant, plus tourmenté, plus humain que le grand prêtre de Weimar. Démocrate et républicain, au milieu d'un Saint-Empire qui se survit, il a cru d'une foi d'artiste, entière, absolue, dans ce Bonaparte organisateur des nouveaux jours. Il a médité le monument qu'il entend élever au maître de l'heure et vient de tracer les dernières portées de ce qui doit être la « Symphonie Bonaparte ». C'est alors qu'une gazette lui apprend, avec l'avènement du Premier Empire, que, fatigué de servir les idées nouvelles, Bonaparte entend s'en servir, mais n'est alors aussi que d'un trait nerveux zébrant le papier, le compositeur biffe et surcharge la « Symphonie héroïque ».

Mais les années passent. Sur son île, l'Empereur était mort seul ; il avait connu l'infortune.

Beethoven écrit d'un trait cette « Marche funèbre pour la mort d'un héros », avec l'anonymat de son intitulé dont le prolongement est immense. Beethoven élevait ainsi la discipline de soi-même

L'homme d'extrême-gauche

Sur des vérités d'après-demain

M. Henry Van Leynseele faisait un jour complimenter à la colonne d'Extrême-Gauche. C'était fort gentil. Il voulait bien nous dire qu'il aimerait à y écrire. Il ne tient qu'à lui. Mais il s'agit d'abord d'un peu s'entendre.

J'ai beaucoup d'estime pour ce bourgeois intelligent. Il faut avoir un certain courage pour dire, ainsi qu'il le fait souvent, certaines vérités aux libéraux et pour réclamer d'eux parfois, l'application d'une doctrine dont il convient seulement de parler toujours. Il me paraît appartenir à ce groupe de gens assez dangereux pour la révolution, qui comprennent très vite que leur classe a cessé de servir, se rallient, passent avec armes et bagages, — je veux dire avec leur idéologie, — au camp de l'adversaire et y apportent leur dissolvante intelligence, leurs formes de pensée, leur scepticisme, leur agnosticisme élégants.

Je ne veux lui chercher une mauvaise querelle. Mais comment laisserai-je passer ce qu'il disait à propos de nous. A l'entendre, nous sommes de bons esprits tout occupés de jouer. Et quel jeu : celui qui consiste à découvrir, à développer des « vérités d'après-demain ».

Mais chez M. Van Leynseele, où donc est la vérité qui soit d'aujourd'hui ? Et qu'est-ce qu'une vérité d'aujourd'hui qui n'ouvre aucune perspective, qui ne projette aucune lueur sur l'avenir ? Je trains fort que ce soit tout ce qui reste d'une vérité d'hier.

Est-ce que la banqueroute allemande, s'il fallait illustrer cette proposition, ne fait point d'une manière assez saisissante ?

Mais quand, dans votre parti, mon cher Van Leynseele, on s'obstina à voir les rapports entre les puissances ci-devant ennemies, à peu près comme celles de voisins de campagne qui disputent à propos de mitoyenneté ou de dégâts de lapins ; quand on fixait des chiffres de réparations à peu près comme l'eût fait un tribunal, à dire d'experts, comme s'il s'agissait d'avoir des papiers en poche ; nous disions, — et nul ne nous entendait, même le prolétariat, — que les gouvernements étaient aveugles.

Après-demain ? Mais c'était hier ! Il y a eu le Plan Dawes, le Plan Young. Il y a même eu cette improvisation de dictateur improvisant qu'on pourrait nommer « Le Plan Hoover ». Les créanciers gémissaient à chaque nouvel arrangement de voir diminuer la peau de chagrin. Il est vrai qu'ils faisaient aussitôt supporter à leurs peuples, les conséquences de leurs retraites. Et tout compte fait, croyaient ne point s'en tirer trop mal. On verrait bien après-demain...

L'Allemagne, insolvable, recréait, à coups d'emprunt, un formidable appareil industriel ; construisait des villes entières ; lançait des entreprises d'une audace encore inconnue. Les autres pays, au moment même qu'ils devaient proclamer sa carence financière, lui prêtaient à peu près tout ce qu'elle demandait. Est-ce que la Bourse, baromètre du régime, ne marquait pas Beau-Fixe ? Il suffirait d'imprimer des papiers à vignettes et de les nommer : actions de quelque chose, pour qu'aussitôt cela se vende à des cours astronomiques. Allons. Beau-Fixe. Tout allait bien.

Que si nous disions que Beau-Fixe prolongé peut signifier sécheresse et famine ; que cette orgie d'affaires pouvait traduire aussi bien un état de détraquement et de folie ; qu'il ne suffit point de créer un appareil de production apte à créer de plus en plus de marchandises, si les marchés par ailleurs demeurent limités et alors que tout fait croire qu'ils vont se restreindre : vérités d'après-demain.

Je vous demande, mon cher Van Leynseele, de vous ou de nous, qui étaient les utopistes ? N'étaient-ce pas ceux qui croyaient, — mais ne le croient-ils point encore ? — que le régime capitaliste peut se survivre ?

Charles PLISNIER.

à la hauteur d'une conquête sur la vie « vécue », mouvante et passionnée.

Goethe n'y voulait considérer qu'une des formes de l'ordre universel et la révérait pour sa beauté abstraite.

Ainsi, le message de paix que nous apporte aujourd'hui le Weimar de Goethe est-il de termes généraux et de formes théoriques. Mais il appartient à Beethoven pour qui « la plus grande maladie de l'âme est le froid » et qui a la faveur de s'exprimer dans la langue internationale des sons, de communiquer, en 1932, à la pensée goethienne la chaleur et le rayonnement.

L'idéal spirituel et universel que cultivait le poète, l'invitation à l'action qu'il a placée « au commencement », tels sont les messages sonores que Weimar, en cette année diplomatique, diffuse aux générations de l'Europe nouvelle.

Mais la vertu de ces idées-forces serait vaine, si l'invitation à la bonne volonté ne s'y ajoutait, si, dominant le concert parfois confus des tentatives d'accord entre les peuples d'une même Europe, le maître de Bonn ne déchirait l'air d'un coup d'archet vibrant et décisif...

René WARLOMONT.

Abonnez-vous un an 45 francs

Imp. A-H. BOLYN, rue Van Aa, 75, Ixelles.

Compte-rendu de la séance du 20 janvier

L'affaire Dreyfus et l'espionnage

Bien qu'entrée depuis longtemps dans l'histoire, l'affaire Dreyfus n'a point fini de déchainer les passions ! Vous n'en douterez point si vous aviez assisté au dernier débat du *Rouge et Noir*. Si l'exposé magistral de M^e Zévaès fut écouté dans un calme relatif et longuement applaudi, M. Loumaye, qui s'était réservé de traiter le côté politique de l'affaire, fut interrompu à diverses reprises par les protestations d'une partie de l'auditoire.

Avec une émotion contenue, M^e Zévaès brosse un tableau saisissant de ce que fût cette affaire, à l'origine purement judiciaire, qui devait par la suite, ému, passionner et diviser non seulement la France mais l'Europe entière.

LE BORDEREAU

En septembre 1894, entre le 20 et le 23, le Bureau de Renseignements du ministère de la Guerre de Paris reçut communication d'un document qui fut appelé plus tard le bordereau. Cette lettre, ainsi que la pièce qui lui était annexée, était adressée à l'attaché militaire auprès de l'Ambassade d'Allemagne : le colonel Schwarzkoppen. Comment ce document fut-il soustrait à son destinataire ? Avait-il été ramassé dans un panier à papier par une femme de ménage, la Bastian, employée à l'Ambassade d'Allemagne ? Ou décelé, chez la concierge, dans le casier de Schwarzkoppen ? Peu importe ! Mais quel est l'auteur du bordereau ? Le Bureau des Renseignements va tenter de s'employer à le découvrir. Au ministère de la Guerre on est convaincu que le document ne peut émaner que d'un officier stagiaire d'état-major.

Les soupçons du colonel d'Abauville, officier antisémite, se portent vite sur Dreyfus. Un premier expert est commis à l'examen des écritures. Il se nomme Gobert. Il conclut rapidement à l'innocence du capitaine Dreyfus.

D'Abauville cependant ne se tient point pour battu. Il appelle Bertillon et le charge de comparer l'écriture de Dreyfus avec celle du bordereau. Innocent par Gobert, Dreyfus va être reconnu coupable par Bertillon.

EN CONSEIL DE GUERRE

Le 15 octobre, à son arrivée au ministère de la Guerre, l'officier suspecté, mais qui ignore encore le crime qu'on veut lui imputer, trouve dans son bureau le commandant du Paty de Clam accompagné de deux personnes qu'il ne connaît point. Dreyfus ne tarde point toutefois à apprendre que ces deux personnes qui ont pénétré dans son bureau sont deux policiers chargés de l'arrêter. Une fois arrêté, encore faut-il découvrir un prétexte pour renvoyer devant le conseil de guerre l'officier israéliite.

Le prétexte, c'est Edouard Drumont qui le fournira le 1^{er} novembre. Le directeur de la *Libre Parole* publie en manchette cette sensationnelle information : « Arrestation d'un officier juif, coupable de trahison. »

Au « Cherche-Midi » où siège le conseil de guerre, le capitaine Dreyfus est assisté par M^e Demange. En vain la défense réclame-t-elle la publicité des débats. Le conseil de guerre ordonne le huis-clos.

Après deux jours de débats, le conseil de guerre se retire pour délibérer, quand surgit un officier porteur, assure-t-il, d'une communication du ministre de la Guerre.

On le conduit auprès des juges. Et il remet à ceux-ci trois pièces secrètes, entièrement fabriquées dans les bureaux et contenant d'épouvantables charges contre Dreyfus.

Grâce à cette machination, l'officier israéliite est condamné à la destitution de son grade, à la déportation dans une enceinte fortifiée et à la dégradation.

A L'ILE DU DIABLE

Dreyfus a toujours nié. Et cependant tout le monde le tient pour coupable. Il ne trouve point un défenseur. Clémenceau et Jaurès s'inclinent devant le jugement. Mais où expédiera-t-on le traître ? En Nouvelle-Calédonie, comme l'ordonne la loi ? Non ! Pour Dreyfus on forgera une loi spéciale et on l'enverra à l'île du Diable, sous un climat impitoyable.

Deux ans se passent. En septembre 1896, paraît une brochure signée Bernard Lazare, dans laquelle l'auteur s'efforce de prouver l'innocence de l'officier exilé. Bernard Lazare a beau s'agiter. Il ne rencontre que scepticisme, hostilité et froideur. La preuve de l'innocence de Dreyfus va pourtant surgir. Un pneumatique a été ramassé à l'Ambassade d'Allemagne. On apporte ce pneumatique au lieutenant-colonel Picquart qui a succédé au Bureau des Renseignements au lieutenant Henry. Le document porte l'adresse de Christian Esterhazy. Le lieutenant-colonel Picquart compare l'écriture du bordereau avec celle d'Esterhazy. Nul doute ! Les écritures sont identiques. Picquart fait part de sa découverte à ses chefs hiérarchiques. On lui ordonne de se taire. Pour mieux le réduire au silence, on l'envoie dans le Sud-Algérien non encore pacifié. Esterhazy, dénoncé par le frère du capitaine exilé, Mathieu Dreyfus, demande à pouvoir se justifier devant le conseil de guerre.

Après deux jours de débats, l'officier félon est acquitté et porté en triomphe.

ZOLA ACCUSE

Zola qui, jusqu'à présent, n'a point pris parti et dont l'œuvre considérable force l'admiration, va se jeter tout entier dans la mêlée. Le journal *L'Aurore* publie son manifeste « J'accuse ».

Grand branle-bas à la Chambre des députés. A la suite d'une interpellation du comte de Mun, le gouvernement décide de livrer à la justice le puissant historiographe des « Rougon-Macquart ».

Devant la cour d'assises de la Seine, Emile Zola, quoiqu'éloquemment défendu par M^{es} Labori et Albert Clémenceau, est condamné à un an de prison.

Les élections législatives ont lieu. M. Brisson remplace Méline à la présidence du conseil. Cavaignac prend le portefeuille de la Guerre.

Pour en finir avec l'affaire Dreyfus, Cavaignac produit à la tribune de la Chambre trois docu-

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes Libres.

PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine

Prix d'entrée : 5 francs.

Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 19 h. 45.

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1931-1932 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour les séances restant à courir, cette saison, est de 50 francs à verser au C. C. P. 1713,61 (P. Fontaine, Bruxelles).

CE SOIR...

pas de séance

MERCREDI 3 FEVRIER, à 20 h. 30

Le docteur Pierre VACHET, M. Edward EWBANK, Léon PAULIS, avocat à la Cour.

sur

Chasteté et continence

Quelle est la valeur de la chasteté ? — Est-elle une force ou une faiblesse ? — La continence est-elle possible ? — L'instinct sexuel et la chasteté. — Les névroses de refoulement.

MERCREDI 10 FEVRIER, 20 h. 30 :

Débat sur

Faut-il désarmer ?

La S. D. N. ne suffit-elle pas à maintenir la paix ? Les armements sont-ils un gage de sécurité ? La course aux armements conduit-elle à la guerre ? Ne provoque-t-elle pas

également le réarmement de l'Allemagne ? En augmentant les charges militaires, les gouvernements sont-ils d'accord avec les peuples ? Convient-il de ridiculiser ceux qui cherchent à organiser la paix ?

MERCREDI 17 FEVRIER, 20 h. 30 :

Grand débat

ouvert par M. Paul OTLET

sur

Où va le monde ?

Peut-on le préserver de la guerre, la crise, la révolution ?

A quand une Constitution mondiale ?

Pour et contre une cité mondiale

Son siège doit-il être à Bruxelles ? Sa réalisation ? Son utilité ? Son action ?

Avec des orateurs de toutes les opinions : partisans et adversaires.

Programmes des prochains débats des

Tribunes libres de province

ATH - BRUGES - GAND - LIÈGE - SERAING

TRIBUNE LIBRE DE LIÈGE

LE RING

Président : Théo BEAUDUIN, rue

Gramme, 23 (Tél. 155,65).

Salle de la Royale Liégeoise

4, Thier de la Fontaine

Grand débat-spectacle sur

Les fables

La petite MONA-PHARES, du film

« Le Roi des Resquilleurs » ;

Le fabuliste parisien Ch.-A. JANOT ;

L'avocat TERFVE.

ments massues, fabriqués de toutes pièces par les bureaux.

LA VERITE EN MARCHÉ

Toutefois, le ministre de la Guerre ne tarde pas à s'apercevoir que ces documents sont faux.

Il fait appeler le commandant Henry. Ce dernier, après avoir un instant protesté de son innocence, se met à avouer.

On l'enferme à la prison du Cherche-Midi, d'où il ne sortira plus. Quelques heures après, en effet, on devait découvrir, dans sa cellule, le corps inanimé du commandant baignant dans le sang.

Dans l'*Aurore*, Zola bataille pour la révision, Jaurès, de son côté, dans la *Petite République*, mène le bon combat pour le droit. La vérité est en marche. Rien désormais ne pourra l'arrêter. L'opinion publique attend du gouvernement un acte de justice.

Les trois Chambres réunies de la Cour de cassation, saisies par lui, d'une demande de révision de l'affaire Dreyfus, rendent une réponse favorable. Et ce sont les débats de Rennes. Alors que tout le monde croit qu'Alfred Dreyfus va être acquitté, le conseil de guerre condamne l'officier israéliite à dix ans de détention, tout en le faisant bénéficier des circonstances atténuantes.

Le président Loubet toutefois signe, quelques mois après, un décret de grâce en faveur du malheureux officier.

LE TRIOMPHE DU DROIT

Mais le droit devait finir par triompher.

En 1903, enfin, Dreyfus introduisit près de la Cour de Cassation une requête tendant à conclure en faveur de la révision de son procès. Plus de deux cents témoins furent entendus.

Trois experts, appartenant au monde scientifique, examinèrent, à nouveau, le bordereau. Tous les trois affirmèrent que le document ne pouvait émaner d'Alfred Dreyfus.

Ainsi éclata, enfin au grand jour, l'innocence du proscrit de l'île du Diable.

C'était en 1903... La vérité, pour se manifester, n'avait pas mis moins de onze ans.

L'exposé magistral de M^e Zévaès est accueilli par des applaudissements enthousiastes.

LES DESSOUS POLITIQUES

DE « L'AFFAIRE »

« L'Affaire », comme on l'a appelée longtemps en France, n'était point sans avoir des dessous politiques. Ce sont ces « dessous » que M. Loumaye nous révèle.

Pour M. Loumaye, l'affaire Dreyfus est une

machination entièrement montée par les nationalistes et les cléricaux.

Le haut commandement, quand l'affaire éclata, est entièrement aux mains d'officiers sortis des écoles des jésuites. Dreyfus, l'israélite, dans ce milieu, ne peut être qu'un suspect. L'examineur devant lequel il passe, lors de son entrée à l'état-major, lui applique une cote d'exclusion. Et cependant le jeune officier s'est montré brillant. Qu'importe ! Dreyfus est juif... Et chaque matin dans la *Libre Parole*, Edouard Dumont ne reproche-t-il point aux Français leur indulgence et leur faiblesse envers les juifs. Les officiers supérieurs auxquels le malheureux Dreyfus va se heurter, que ce soit Boisjoffre ou Gonse, sont tous antisémites. Que les dirigeants nationalistes se gardent surtout bien de proclamer leur bonne foi ! Maurras reconnaît qu'Henry a commis un faux. Ce qui ne l'empêche d'ailleurs point d'exalter le faussaire et de le comparer aux plus purs héros que la France ait produits.

Quant aux partisans de Dreyfus, on les traque, on les hue, on les fustige. A Rennes, après une séance du conseil de guerre, on tire sur Labori. Fort heureusement, le grand avocat n'est pas atteint. D'où est venu le coup de feu ? De ceux qui veulent éviter que la lumière se fasse. Car, en défendant Dreyfus, c'était la conscience libre qu'on défendait.

LE DEBAT PUBLIC

Un débat public ardent et passionné suivit l'exposé fort brillant de M. Loumaye.

M. Philippart demanda à M^e Zévaès sur quels points techniques portait le bordereau.

M. Raymond Parent méla fort agréablement et pour le plus grand plaisir de l'auditoire, l'affaire Koutieff à l'affaire Dreyfus.

Un auditeur catholique reproche à M. Loumaye sa violence et sa partialité envers les jésuites.

Puis il fut aussi beaucoup question de Barrès. L'auteur du *Jardin sur l'Oronte* était-il croyant ou athée ?

— Il ne fut jamais des nôtres, affirma un jeune étudiant catholique.

Ce à quoi M. Loumaye répliqua par cette « rosérie » :

— On peut parfaitement être catholique et ne point entendre la messe tous les dimanches. Ainsi en est-il de M. Jaspard. L'ancien chef de gouvernement n'est point très assidu aux offices. Ces petites irrégularités dans l'accomplissement de ses devoirs ne l'empêchent point de passer aux yeux de la plupart, pour un bon catholique.

L. A.